

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers
Feuilleton de la 2^e semaine après la Pentecôte
Lundi 8 juin 2020

ALBERT BESSIÈRES, S. J. (1877-1952)
« LES JEUNES HÉROS JAPONAIS »

I - Trois saints enfants de chœur	2
II - Le grand martyr de Nagasaki, la gloire des tout-petits	10
III – Encore deux agneaux...	16

* * *

COMPLÉMENTS

Carte du Japon	21
I - Saint François-Xavier aux Indes et au Japon	22
II - La première mission et les persécutions au Japon	28
III – Les 26 martyrs de Nagasaki (1597)	62

Albert Bessières, LES JEUNES HEROS JAPONAIS¹

I

TROIS SAINTS ENFANTS DE CHŒUR

Saint François-Xavier avait, comme Jésus, grande estime pour les enfants. Aux Indes, il en faisait ses catéchistes, leur apprenait des cantiques où toute la religion était résumée. Quand ils les savaient bien, ils partaient, à travers les villages, avec une petite croix rouge sur leur robe blanche et s'arrêtaient à l'ombre des palmiers et des bananiers pour chanter le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*. Ils s'accompagnaient de tambourins, de tam-tams et de fifres. Cela faisait beaucoup de bruit et tout le village accourait. Alors, les petits chantaient plus fort, sinon plus juste, et après ils expliquaient ce qu'ils avaient chanté.

Comme, en plus, ils priaient et faisaient des sacrifices, des païens se convertissaient et apportaient leurs idoles : de vilaines statues de bois, de pierre, d'argile, peintes au minium ou à la bouse de vache ; des monstres aux longues dents dont les païens avaient grand peur. Mais ni les dents, ni les cornes, ni les gros ventres des idoles n'épouvantaient les petits indiens convertis par Xavier ; ils entassaient toutes ces horreurs au milieu du village, sur une grande place, y mettaient le feu, puis dansaient, autour, comme on fait autour d'un feu de la Saint-Jean...

Parfois, Xavier réclamait d'eux des services plus importants.

¹ Albert Bessières, S. J., *Laissez venir à moi... Biographies d'enfants* (A l'art catholique, 1934), pp. 135-175.

On l'appelait à dix endroits à la fois, pour donner les derniers Sacrements à des malades... ou les guérir s'il l'aimait mieux... Il ne pouvait aller partout. Alors, il disait à ses petits vicaires bruns : « Voilà mon chapelet, mon crucifix. Allez voir ces malades. » Et ils partaient pieds nus, sur le sable brûlant, sans craindre ni les cobras ni les tigres. Xavier leur avait dit de ne pas en avoir peur, mais du péché seulement. Ils arrivaient à la hutte de paille, de palmes, où le malade attendait sur sa natte ; ils lui rappelaient ou lui apprenaient le catéchisme, lui chantaient quelque beau cantique, disaient, avec lui, l'acte de contrition parfaite ; parfois ils le baptisaient, surtout si c'était un enfant ; d'autres fois ils lui faisaient baiser le chapelet, le crucifix de Xavier ; et quand Dieu le permettait, ils les guérissaient, ce qui ne les étonnait pas du tout. Les Actes de la canonisation de saint François-Xavier nous racontent ces choses...

Quand il eut bien semé la foi aux Indes, Xavier partit pour le Japon, un pays qui est, sur votre géographie, à droite de la Chine ; un pays composé de grandes îles, où on cultive le blé, le seigle comme chez nous. Il y a aussi de beaux palmiers, des volcans et des sources d'eau bouillante. Les habitants ne sont pas bruns ou noirs, comme les Indiens, mais jaunes, avec des yeux en amande ; ils aiment beaucoup les fleurs, surtout les chrysanthèmes qui y sont gros et frisés comme des têtes d'enfants.

En 1549, Xavier arriva donc au Japon et, pendant deux ans, parcourut les îles, allant de ville en ville, en barque plate, à pied, à cheval. Il semait, semait le blé de l'Évangile. Naturellement, les petits l'aidaient, comme aux Indes ; mais ils allaient mieux faire que prêcher, communier, faire des sacrifices, pour convertir les païens ; ils allaient mourir martyrs, arroser de leur sang le blé semé par Xavier...

Lui, était reparti, il était mort abandonné sur un rocher désert, en vue de cette Chine qu'il voulait évangéliser, à Sancian...

D'autres missionnaires l'avaient remplacé au Japon, trop peu

nombreux hélas ! comme aujourd'hui ! Aussi, se faisaient-ils aider par les enfants, ce dont le démon n'était pas content. Pour se débarrasser des missionnaires, petits et grands, il excita les prêtres païens, les bonzes, et l'Empereur du Japon *Taicosama* : un petit homme au visage affreux, que son ambition sans scrupules avait fait s'élever du rang de simple valet à celui de généralissime et d'Empereur ; tout le monde le flattait et il se croyait dieu ! *Taicosama* défendit donc d'être chrétien et ordonna aux missionnaires de quitter le Japon. Comme ils n'obéissaient pas, le 9 décembre 1596, il fit saisir, avec les missionnaires d'Osaka et de Miyako, les chrétiens qui leur donnaient asile. On jeta en prison neuf missionnaires Franciscains ou Jésuites ; un de ceux-ci, Paul Miki, était Japonais. Quinze chrétiens furent arrêtés avec eux, dont *trois petits servants de messe* : *Louis* âgé de 12 ans, *Antoine* et *Thomas*, âgés de 14 à 15 ans.

Le 3 janvier, en plein hiver, les soldats traînaient tous ces vaillants sur une place de Miyako, pour les torturer. Malgré le froid et les menaces de l'Empereur, une foule de chrétiens - il y en avait déjà 300 000 au Japon - envahit la place, prit d'assaut les arbres et les toits. Ils venaient pour encourager les martyrs. Ils virent les soldats ouvrir de grands couteaux et couper l'extrémité de l'oreille gauche aux martyrs. Les trois jeunes enfants de chœur, les mains liées derrière le dos, écoutèrent, en riant, le chef des bourreaux leur proposer d'apostasier, moyennant quoi on les relâcherait, et pour toute réponse, inclinèrent la tête en chantant le *Pater* et l'*Ave Maria*. D'un coup de couteau, on les mutila comme les autres, puis on les fit monter sur un chariot, pour les conduire à travers la ville et intimider les chrétiens. Les enfants, les joues ruisselantes de sang, leur longue robe blanche devenue aussi rouge que la soutanelle dont ils se revêtaient pour servir le prêtre à l'autel, rouge comme si on l'avait trempée dans le sang d'un agneau, chantaient toujours : *Pater noster qui est in cælis...* Et la foule chrétienne, se croyant à la messe, à une messe où le sang de ces trois innocents se serait mêlé au sang de l'Agneau divin,

continuait : *Sanctificetur nomen tuum...* Le bourreau s'était bien trompé, le diable aussi. Comment les grands auraient-ils eu peur quand ces petits allaient mourir en chantant ? Certes, on voyait bien des mamans qui pleuraient, mais c'était de pitié et d'admiration. Le soir venu, quand les chariots s'arrêtèrent, plusieurs ne craignirent pas de venir embrasser les petits martyrs, essuyer leur visage où le sang s'était coagulé, leur donner du pain, une couverture de laine, pour qu'ils eussent moins froid la nuit.

Le lendemain, les charrettes repartirent pour traverser une autre ville, Osaka, puis d'autres villes encore, à travers tout le Japon méridional. Et partout, au lieu de prêcher la peur, comme l'aurait voulu l'affreux Taïcosama, les trois servants de messe prêchaient le courage. *Adveniat regnum tuum, Fiat voluntas tua...* Les bourreaux ne comprenaient rien à la joie de ces petits, ils ne savaient pas que, pour quelques jours de souffrance, Dieu leur donnerait un bonheur éternel et que nous les honorerions aujourd'hui comme des saints ; ils ne s'expliquaient pas leur courage, n'ayant pas appris que Dieu donne sa grâce à ceux qui se confient en Lui. Aussi, ils avaient pitié ; un jour, ils dirent au jeune Louis : « Va-t-en ! On ne te veut pas ! Tu es trop petit ! Tu n'as pas encore 12 ans. » Mais lui, craignant, s'il s'enfuyait, qu'on ne le prît pour un apostat, continuait à chanter : *Sicut in cælo et in terra*. D'autres fois, les soldats laissaient la porte de la prison ouverte, pour que les trois petits puissent se sauver, pendant la nuit. Ce n'est pas par entêtement que Louis, Antoine et Thomas restaient, mais ils savaient que les bourreaux diraient : « On les a laissés partir, parce qu'ils ont sacrifié aux idoles et renié le Christ », ce qui aurait été un affreux scandale. « Vous n'aurez pas le courage de tenir jusqu'au bout, murmuraient d'autres soldats ou des bonzes ; faites seulement semblant de renoncer au Christ et on vous donnera de beaux habits neufs, on vous fera faire un bon dîner et vous partirez. » *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*, chantaient les petits, pour toute réponse.

Ce n'étaient pas les petits qui avaient peur, mais les bonzes. Ils

pensaient intimider les chrétiens, en organisant cette longue procession de martyrs couverts de sang, grelottant de froid, sous la pluie et la neige, mourant de faim, les lèvres desséchées par la fièvre et la soif ; et les martyrs chantaient, prêchaient l'Évangile, du haut de leurs chariots ; la foule prosternée implorait leurs prières ; des vaillants rompaient les lignes des soldats pour apporter du pain, de l'eau, des habits aux confesseurs, si bien qu'on dut arrêter deux des plus intrépides qui se moquaient des défenses et suivaient partout les martyrs pour les soulager. Ainsi au lieu de 24 condamnés, il y en eut 26...

Furieux, les bonzes dirent au capitaine : « Nous aurions voulu convertir au Christianisme tout le Japon que nous n'aurions pas mieux fait. Hâte-toi donc ! » On se hâta et enfin, le 5 février 1597, après un mois entier de souffrances qui avaient mérité la conversion de bien des païens, les martyrs arrivèrent à Nangasaki, le terme de leur Calvaire...

Les mains toujours liées derrière le dos par des cordes de palmier qui les meurtrissaient, les 26 martyrs furent conduits vers une colline, en dehors des portes de la ville : *la Sainte Colline*, c'est ainsi qu'on devait l'appeler ensuite, dominait la mer toute bleue, bordée de roseaux et de lauriers roses...

De nouveau, les bourreaux et les bonzes essayèrent de triompher du courage des trois enfants : « On va vous crucifier ! Soyez raisonnables ; faites semblant de renoncer au Christ. » Pour toute réponse, ils continuaient à chanter « *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris* ; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ».

Le gouverneur Fazambura, qui allait présider à l'exécution, était un ami, un admirateur des chrétiens et, en particulier, du martyr japonais Paul Miki. Il aurait bien voulu sauver les condamnés, mais, comme Pilate, il préféra garder sa place qu'accomplir son devoir. C'était un pauvre lâche, comme il y en a tant dans le monde.

Il avait fait disposer 26 croix au sommet de la colline ; une compagnie de soldats, l'épée ou la lance à la main, montait la garde autour des croix. Les martyrs commencèrent à gravir la colline où ils allaient accomplir leur saint sacrifice. Les trois enfants de chœur chantaient toujours : « *Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo.* Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il ! » Sur leur passage, les chrétiens, à genoux, se recommandaient à leurs prières. Des mères courageuses criaient : « Heureuses les mamelles qui vous ont allaités ! Heureuses les mamans qui ont pour fils des martyrs ! »

Dès qu'il aperçut les croix, le petit Louis partit comme un trait, courut, à travers les rangs des soldats, vers sa petite croix, la plus petite de toutes ; il se mit à genoux et l'embrassa, tandis que son jeune ami Antoine demandait à la foule de chanter avec lui « *Laudate, pueri, Dominum !* Enfants, louez le Seigneur ! »

Puis, à l'exemple des missionnaires dont ils avaient si souvent servi la messe, les trois servants s'étendirent sur leurs croix. Les bourreaux - quelques-uns pleuraient - les fixèrent avec des cordes, par les bras, les jambes, les aisselles, leur passèrent au cou un collier de cuir.

Deux soldats redressaient chaque croix, la laissaient retomber dans le trou creusé dans la terre gelée et, à coups de bottes, fixaient les bois avec quelques pierres.

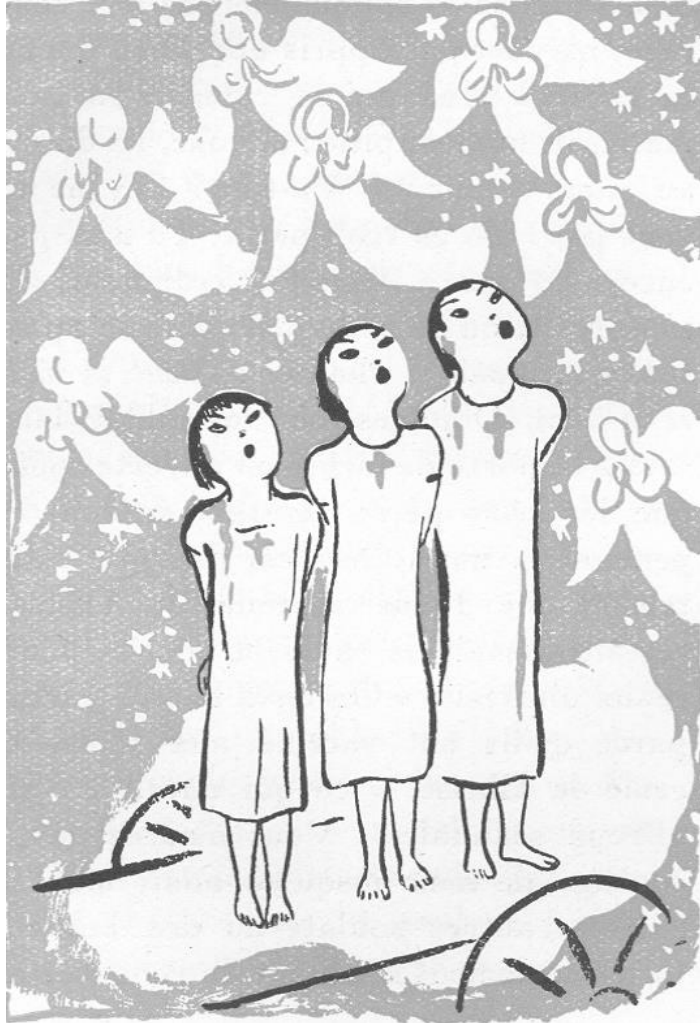
Les 26 martyrs priaient, les yeux au ciel, exhortaient les païens à se convertir. Les trois enfants de chœur avaient entonné : « *Ave, Maria gratia plena* : Je vous salue, Marie, pleine de grâce ! » En les entendant, l'immense foule pleurait à grands sanglots, priait, chantait. Fazambura, le pauvre Pilate, pleurait comme les autres. Il voulut abrégé le supplice. Quatre soldats s'approchèrent de chaque martyr. De leur épée, en forme de lance, ils le frappaient au flanc, de sorte que les lances se rejoignaient dans le cœur. On entendit la voix des trois enfants moduler le dernier verset de l'*Ave* : « *Sancta Maria, Mater Dei.* Sainte Marie, Mère de Dieu,

priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il ! »

Le cœur ouvert, comme Jésus sur sa croix, ils inclinèrent leur petite tête pour mourir, tandis qu'un long ruisseau de sang jaillissait de leur cœur, arrosant la terre païenne. Eux, paraissaient sourire au Christ, à la Vierge Marie, aux Saints Innocents qui venaient prendre leurs âmes immaculées, pour les introduire au cortège de l'Agneau qui chemine là-haut, « parmi les lys. »

La foule des chrétiens insensible aux menaces, aux coups de bâton, brisa le cordon des soldats, courut aux croix, recueillant sur des étoffes précieuses le sang qui coulait du cœur des martyrs, baisant leurs pieds, emportant des lambeaux de leurs vêtements devenus des reliques...

La Sainte Colline elle-même devint, pour tout le Japon, un lieu de pèlerinage ; les miracles de guérison et de conversion s'y multiplièrent, si bien que le Pape Urbain VIII décerna les honneurs des martyrs à ces 26 crucifiés. L'Eglise entière les vénère comme des Saints le 5 février.



II

LE GRAND MARTYRE DE NAGASAKI, LA GLOIRE DES TOUT-PETITS

Un an après le supplice des 26 crucifiés de la Sainte Colline de Nagasaki, le tyran Taïcosama mourut, car il n'était pas dieu comme il le croyait, le pauvre fou ! et le sang des martyrs continua à porter une moisson de chrétiens... Mais cela ne rendit pas plus sage son successeur Daïfusama. En 1614, il lançait un nouvel édit de persécution qui fit couler des fleuves de sang japonais... Hidetada, qui monta sur le trône après lui, fut encore plus méchant. C'est lui qui, le 11 septembre 1622, fit mourir sur la même Sainte Colline de Nagasaki 52 chrétiens ; ce fut « le Grand Martyre de Nagasaki » que nous fêtons chaque année le 11 septembre.

Le gouverneur de Nagasaki, vraie bête féroce, commença par faire enfermer à Suzuta, rocher sinistre qui domine la mer, une troupe de vaillants missionnaires Franciscains, Dominicains, Jésuites. Les chefs de ceux-ci étaient le célèbre Père Spinola et le Japonais Sébastien Kimura. On les enferma donc, eux et leurs catéchistes, dans une grande cage de bambou, à claire-voie, où le soleil, la pluie, la neige, la faim les torturaient. Mais, au milieu de ces supplices, ils menaient une vie angélique. A minuit, ils commençaient la récitation de l'Office suivie d'une méditation de deux heures ; tous assistaient à la messe célébrée, dans cet enfer, par le P. Spinola et y communiaient. Les soldats qui n'étaient pas aussi méchants que leurs chefs, fermaient les yeux...

Les missionnaires souffraient ainsi depuis deux ans ; deux étaient morts de misère, quand le Gouverneur voulut en finir, par une exécution qui épouvanterait tout le Japon. Il emprisonna 32 autres chrétiens, coupables d'avoir donné asile aux missionnaires

ou de les avoir secourus dans leur détresse. Parmi ces nouveaux prisonniers, il y avait 14 femmes dont l'une âgée de 80 ans, 13 hommes et 5 *enfants âgés de 3 à 7 ans*. Le petit *Ignace* avait 4 ans. Fils d'un martyr, Dominique Georges, il avait reçu le baptême des mains du Père Spinola... Très pieux, il annonça plusieurs fois à sa maman, Elisabeth Fernandez, qu'il mourrait martyr, comme son papa, et cette courageuse chrétienne l'avait encouragé à s'offrir à la volonté de Dieu...

Couverts de vermine, le P. Spinola et ses compagnons furent tirés de leur cage, jetés dans une barque et conduits près de Nagasaki où les attendaient les 32 autres prisonniers. La nuit fut affreuse. Parqués, comme des bêtes, dans une enceinte palissadée, hommes, femmes, vieillards, enfants, petits bébés piétinaient dans la boue, grelottaient sous des trombes de pluie glacée.

Le lendemain, 10 septembre 1622, la glorieuse troupe s'achemina, pareille à un cortège de spectres, vers « La Sainte Colline ». Trente mille chrétiens étaient accourus de tout le Japon, pour encourager leurs frères, dire merci à leurs missionnaires, réclamer leur dernière bénédiction. Une forte palissade de bois, une légion de soldats, l'épée nue, les empêchaient d'approcher de trop près.

Au sommet de la colline, où étaient morts les 26 crucifiés, parmi les dahlias et les chrysanthèmes en fleurs, 25 colonnes destinées aux missionnaires étaient dressées. On devait les y attacher pour les brûler vifs.

A cinq mètres, en avant de ces poteaux, s'échelonnaient des tas de bois. On les avait ainsi écartés, pour que les missionnaires fussent grillés lentement, cuits à petit feu. Comme les fagots étaient mouillés par la pluie de la nuit, le supplice serait encore plus long. On attachait les missionnaires et leurs catéchistes aux poteaux, tout en laissant leurs liens assez lâches, pour qu'ils puissent s'enfuir, en apostasiant...

Les missionnaires une fois liés, on introduisit, à l'intérieur de la palissade, les 32 chrétiens qui devaient mourir, les premiers,

décapités. Autant qu'ils l'avaient pu, tous avaient revêtu leurs habits de fête... Quand la foule vit s'avancer les cinq petits enfants à pas menus, parés, comme pour une communion solennelle, de leur plus belle robe de soie jaune ou blanche, elle se mit à sangloter, à leur envoyer des baisers, à leur jeter des fleurs. Eux, s'élançant joyeusement vers les missionnaires, liés à leurs poteaux, se mirent à genoux, les mains jointes, demandant une dernière bénédiction. Le Père Spinola les bénit, comme les autres, mais soudain il devint tout triste. Du haut de sa colonne, il apercevait bien Elisabeth Fernandez qui venait expier, par la mort, le crime de lui avoir donné l'hospitalité, mais il ne voyait pas le petit de quatre ans, *Ignace*. Un tas de fagots le déroba à ses yeux : « Où est notre petit Ignace ? » interrogea-t-il. Elisabeth prit l'enfant paré de sa plus jolie robe, dans ses mains, l'éleva à bout de bras : « Le voici avec moi », puis s'adressant à l'enfant : « Regarde le Père qui te baptisa et qui se souvient de toi. Demande-lui de te bénir ». Ignace se mit gentiment à genoux, les mains jointes, le sourire aux lèvres, tandis que sa mère disait au missionnaire : « Voilà la plus chère victime que je puisse offrir à Dieu et je la lui offre d'autant plus volontiers. » Le Père Spinola bénit l'enfant, lui donnant rendez-vous au ciel, dans quelques instants.

La foule pleurait de plus en plus fort, partagée entre l'admiration et la pitié. Le capitaine prit peur et commanda aux 32 prisonniers : « Mettez-vous à genoux ! » Ils s'agenouillèrent tous, parmi les fleurs de l'herbe, sur ce gazon qui avait bu le sang des 26 crucifiés, des trois enfants de chœur : Louis, Antoine et Thomas. Il y avait là des ombellifères et des graminées plus hautes que les petits martyrs d'aujourd'hui ; trois ans, quatre ans, cinq ans, six ans et, l'aîné de tous, sept ans !... Des papillons bleus et roses volaient autour d'eux, les prenant pour de grandes fleurs blanches.

J'ai vu, à Bethléem, de hautes asphodèles qui portent une longue grappe de fleurs pareilles à de petits lys ; on les appelle

« les fleurs des Saints Innocents » peut-être parce que l'imagination populaire se représente les Innocents qui donnèrent leur vie à la place de Jésus, au temps du roi Hérode, précédant l'Agneau, avec ces palmes blanches dans leurs mains...

Les 32 martyrs formaient une longue ligne. Son épée à la main, le bourreau allait de l'un à l'autre, et, d'un coup de revers, faisait rouler les têtes dans l'herbe. Un ruisseau de sang fumant coulait par la colline, comme l'eau après une pluie d'orage. Le soldat arriva aux enfants et, sans doute, sa main trembla un peu. Le petit Ignace vit leurs quatre têtes tomber, un flot de sang jaillir, tandis que les bustes décapités retombaient avec un dernier tressaillement. Le bourreau arrivait à sa mère ; elle lui donna un dernier baiser, lui murmura : « Courage, mon enfant ! Ton père te regarde et t'attend. »

Il vit le sabre se lever, retomber, la tête de sa mère roulait à ses pieds et son sang l'inondait, le baptisait du baptême des héros. Son tour était venu. Le sourire aux lèvres, il écarta le col de sa robe, joignit les mains sur sa poitrine, tendit la tête. Un léger coup de sabre la détacha. Le bourreau se pencha pour la relever, et la déposa, avec les autres têtes, sur une sorte d'autel, pour que les 25 confesseurs, liés à leurs poteaux, pussent les contempler. On espérait les épouvanter ainsi. Les têtes des cinq petits martyrs gardaient le sourire qu'ont les enfants lorsqu'ils dorment et conversent avec leurs Anges.

Un frémissement d'enthousiasme fit battre le cœur de ceux qui allaient mourir à leur tour. D'une voix forte, le Père Spinola entonna le Psaume « *Laudate Dominum, omnes gentes* : Louez le Seigneur, toutes les nations ! »... Les soldats, des torches à la main, allaient de bûcher en bûcher. Du bois détrempe, le feu s'élevait lentement, parmi des tourbillons de fumée. A moitié asphyxiés par cette fumée, consumés à petit feu, les martyrs priaient, les yeux au ciel. La foule priait avec eux, implorant, pour eux, la force. On vit le Père Spinola enveloppé de flammes brûler comme une grande torche. Le Père Kimura, dont les liens étaient

consumés, demeura trois heures debout, les bras en croix, au milieu des brasiers ; le Père Hyacinthe Orfanel, dominicain, ne tomba qu'à minuit, après une journée entière d'affreuses souffrances. Hélas ! ni son exemple ni celui des cinq enfants dont les têtes souriaient sur l'autel, ne suffirent à donner courage à trois des suppliciés qui, brisant leurs liens, coururent, vers les bourreaux, pour demander grâce. On les rejeta dans les flammes ; nul ne sut s'ils avaient apostasié.

Quand les corps des martyrs ne furent plus qu'un petit tas de cendres, les bourreaux jetèrent dans le bûcher les cadavres des confesseurs décapités, le corps d'Ignace et de ses quatre petits compagnons. Pour empêcher les chrétiens de conserver les reliques des suppliciés, on jeta au bûcher tout ce qui leur avait appartenu : chapelets, images, bréviaires, jusqu'aux jouets des petits. Réunis en tas, leurs ossements consumés à moitié, furent réduits en cendres. Le gouverneur Suchendaia, qui avait présidé au supplice, estimant que ce n'était pas encore assez, pour effacer le souvenir des martyrs, fit ramasser leurs cendres dans des sacs ; la terre elle-même imprégnée de leur sang ; le gazon et les fleurs, chargés sur des tombereaux, avec les cendres, furent jetés à la mer. Mais le pauvre homme ne put empêcher le Bon Dieu de manifester la gloire de ceux qui étaient morts pour Lui. Pendant deux nuits, de grandes lumières parurent dans le ciel, au-dessus de la Sainte Colline. Du milieu de la mer, des pêcheurs virent les martyrs s'acheminer, vers le ciel, en cortège triomphal, pareils à des étoiles. Ils étaient 52. L'Eglise les honore comme des Saints le 11 septembre.

Il y eut encore beaucoup de martyrs au Japon, plus, dit-on, qu'on n'en avait compté dans l'Empire romain, et leurs supplices furent plus atroces que ceux qu'avait inventés Néron. La persécution ne s'arrêta que lorsqu'il n'y eut plus de chrétiens à brûler.

Mais les persécutions ne tuent pas la foi ; parce que Dieu ne meurt pas. Il y a, de nouveau des chrétiens au Japon ; on y trouve

des enfants de la race du petit Louis et du petit Ignace. Ils seraient bien plus nombreux si les enfants de France et d'Europe priaient mieux pour eux et leur envoyaient un plus grand nombre de missionnaires.



III

ENCORE DEUX AGNEAUX...

Vous avez vu, après la moisson, des enfants passer dans les champs, pour cueillir les épis oubliés ; ils en font une petite gerbe qu'ils lient avec un brin de seigle. Le Bon Dieu passe ainsi, pour glaner, après les grandes moissons du martyre.

Il arriva donc, deux semaines s'étant écoulées depuis « le Grand Martyre » de Nagasaki (on dit aussi Nangasaki) que les bourreaux découvrirent des missionnaires oubliés et aussi de vaillants chrétiens qui les aidaient.

D'ailleurs les chrétiens ne se cachaient pas, et les enfants étaient parfois plus courageux encore que les vieux. « Que feras-tu, disait un missionnaire à un enfant de *cinq ans*, si on te demande quelle est ta religion ? - Je répondrai : Je suis chrétien. - Et si on veut te tuer ? - Oh ! alors, voici ce que je ferai » et, se mettant à genoux, l'enfant tendait son cou, comme s'il était en présence du bourreau.

Un autre entend son père et sa mère parler, pendant la nuit, de leur futur martyre. Ils le pensaient endormi ; il ne faisait que semblant. Tout d'un coup, il leur dit : « Je vous écoute. Vous allez mourir pour le Bon Dieu ; et vous ne m'en disiez rien. Oh ! prenez-moi avec vous, pour que nous mourions ensemble. » Puis, montrant son petit frère qui sommeille dans son berceau : « Que ferons-nous de lui ? - Nous ne l'abandonnerons pas, répond le père ; il partagera notre sort. - Quel bonheur ! reprend l'enfant, tous martyrs ! Tous bientôt avec le Bon Dieu et Jésus-Christ ! » Vieillards, humbles ouvriers, grands seigneurs de la cour montraient le même courage et préparaient leurs habits de fête pour le jour de leur mort. « Je ne sais, s'écriait une vieille chrétienne, si une femme a assez de courage pour mourir crucifiée,

mais si vous me voyez faiblir, de grâce, traînez-moi de vive force au supplice, pour que, moi aussi, je meure martyr de Jésus-Christ. »

Les missionnaires continuaient, comme ils pouvaient, à prêcher l'Évangile. Au milieu de la nuit, couverts d'une peau de bique, comme les pâtres, ils baptisaient au fond des bois, dans les ravins et les cavernes. Des enfants leur apportaient du pain afin qu'ils ne meurent pas de faim. C'est ainsi que se passaient les choses, chez nous, pendant la Grande Révolution... Vous avez lu cela dans la vie du saint Curé d'Ars, pour sûr.

Les missionnaires japonais se faisaient aider par des catéchistes, comme je vous l'ai dit. C'était bien nécessaire. Beaucoup de missionnaires venus d'Europe ne parlaient pas très bien le japonais ; ils l'écrivaient plus mal encore, car l'écriture japonaise est très difficile pour nous, c'est le monde à l'envers. Alors les catéchistes qui n'étaient pas prêtres, parfois de tout jeunes gens, devaient prêcher à la place des missionnaires, répondre, pour eux, aux objections des Bonzes qui sont les prêtres des idoles. L'institution de ces catéchistes était très solennelle : au milieu de la Grand'Messe, après un beau sermon, le catéchiste s'étendait sur le pavé de l'église. L'Évêque, armé de ciseaux, lui coupait la touffe de cheveux, la petite queue, que les Japonais portent au sommet de la tête ; cette cérémonie montrait que le catéchiste renonçait aux vanités du monde ; puis on lui donnait une soutane de laine semblable à celle des missionnaires...

... Donc, les policiers du roi arrêtaient un Jésuite *Camille Costanzo*, d'une noble famille de Calabre, qui, après avoir été capitaine, était devenu missionnaire, c'est-à-dire soldat de Jésus-Christ. Dénoncé par des commerçants protestants venus d'Angleterre et de Hollande - pour gagner, non pas des âmes, mais de l'argent - on le conduisit sur la colline de Tabira pour le brûler vif, à petit feu.

Au milieu des flammes il parla à la foule, sur ce texte de l'Évangile : *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps*. Quand il fut

tout entouré de flammes, il cria de toutes ses forces : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit !* et il mourut. Quelques jours avant, mourait, décapité, un jeune catéchiste japonais, *Augustin Ota*, novice jésuite d'un jour, qui avait vaillamment aidé le P. Costanzo.

Un autre jeune catéchiste, *Gaspard Cotenda*, issu de race royale, subit, au même mois de septembre 1622, le même supplice que son ami Augustin.

Mais, avec ces deux braves, on vit deux enfants verser leur sang pour le Christ ; c'étaient : *François Taquea*, âgé de 12 ans, et *Pierre Xeki*, âgé de 7. Vous entendez bien : sept ans, l'âge habituel de votre première communion.

Il ne faut pas, d'ailleurs, vous étonner de cette vaillance précoce. A l'âge où beaucoup d'enfants ne songent qu'à jouer aux billes ou au yo-yo, eux enseignaient le catéchisme aux petits de leur âge, servaient la messe, demandaient au Bon Dieu de faire d'eux des martyrs. Mais aussi leurs pères à tous deux étaient morts pour la foi, peu de temps auparavant. Les pauvres bourreaux avaient eu beau arracher la terre et le gazon de la « Sainte Colline », imprégnés du sang des martyrs, on n'arrache pas les bons exemples comme une touffe d'herbe, n'est-ce pas ?

Enchaînés, comme de petits criminels, une pancarte rouge pendue au cou, où on disait qu'ils seraient décapités pour avoir adoré le Christ, contrairement à la volonté du Shogoun, « chose que j'ai rigoureusement défendue, ajoutait le bonhomme et que je défends, de nouveau, pour qu'on m'obéisse », les enfants avançaient, précédés de soldats bardés de fer, armés de lances, de larges sabres et d'arbalètes. Ils avaient l'air terrible, ces soldats dont on voyait luire les yeux sous le heaume en forme de tête de monstre, avec deux grandes cornes d'acier. Mais, au lieu d'avoir peur, les deux enfants souriaient, comme si on les eût conduits à la forêt voisine, pour y faire du « camping », ou allumer un feu de joie, à la façon des Scouts.

Chrétiens et païens pleuraient en les voyant trotter, pour

rattraper les soldats qui allaient trop vite pour leurs petites jambes. Quand ils n'étaient pas essoufflés, ils chantaient des cantiques. François avait déjà la voix formée, mais Pierre, sept ans ! La voix d'un petit agneau qu'on va égorger !

J'ai vu, un jour, sous les murs de Jérusalem, non loin du Cénacle où Jésus institua, comme vous savez, le Sacrement de l'Eucharistie, un pauvre agneau que des méchants avaient tué à coups de pierres. Son sang faisait des taches rouges sur les pavés où Jésus porta sa croix laissant, lui aussi, les traces de son sang. Je suivis les traces... L'agneau était venu mourir, la bouche ouverte pour le dernier bêlement de douleur, sous le mur d'Hérode, dans un recoin, à quelques centaines de mètres du Calvaire...

Arrivés au sommet de leur Calvaire de Nagasaki, les deux petits entendirent l'officier commander : « Halte ! » Ils s'arrêtèrent, regardant autour d'eux, c'était l'époque de la vendange et des dernières roses. Un billot était posé par terre « C'est là ? » questionna François qui, étant le plus grand, voulait donner l'exemple à Pierre et mourir le premier. - Oui, c'est là. - Là que nos pères sont morts ! Nous allons les rejoindre... »

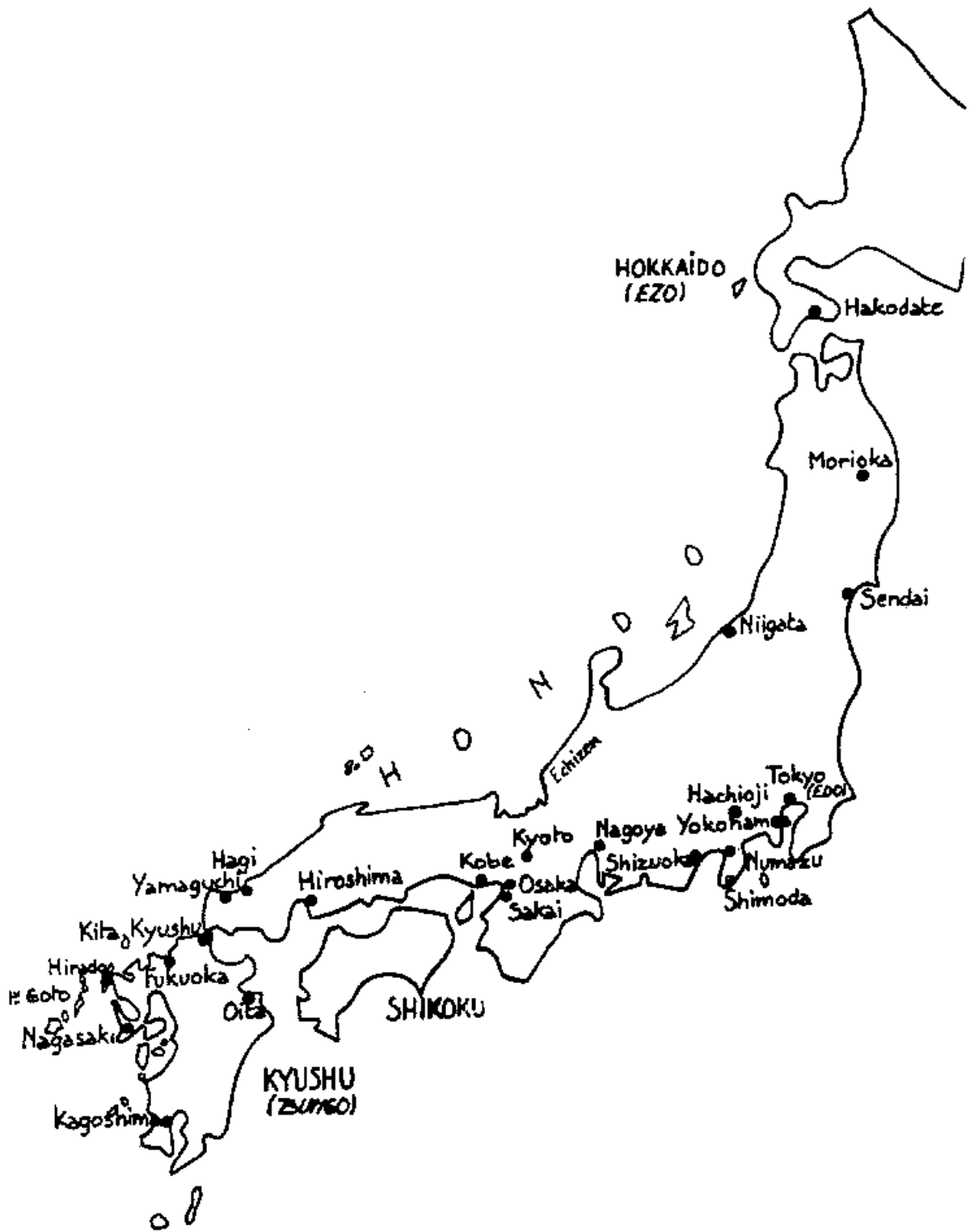
Il embrassa son petit ami, en lui soufflant : « Bon courage ! Bientôt le paradis ! » se mit à genoux, parmi les liserons de l'herbe qui allongent leurs tiges flexibles, à cette saison, à cause des pluies. Et puis, quinze jours avant, le sang des martyrs avait aussi arrosé la terre. La tête sur le billot, François attendait. D'un coup de son large sabre, pareil à une hache, le bourreau la trancha, puis fit signe à Pierre...

Le billot était encore rouge et chaud, mais ce sang qui le couvrait était déjà précieux comme la relique d'un martyr. Petit Pierre s'agenouilla, à son tour, étendit son cou qu'on eût pris pour le cou d'un cygne. Il ne fermait pas les yeux ; et quand sa tête blonde roula dans le gazon, ses yeux souriaient toujours au bourreau.

Il avait bien raison de sourire... L'Eglise honore ces Bienheureux le 25 septembre. Vous voyez que les enfants ne

manquent pas de saints patrons. Vous les priez un peu pour moi,
n'est-ce pas ?





Carte du Japon

I – Présentation rapide : saint François-Xavier aux Indes et au Japon²

Le Portugal avait voulu aller aux Indes pour ravir le monopole des épices à Venise et aux Arabes. Mais là, comme au Brésil, il n'oublia point ses devoirs envers le catholicisme tels qu'ils avaient été définis par les Bulles.

D'entrée de jeu, il ne pensa qu'à s'implanter avec toutes ses institutions. Les pagodes furent détruites ; les coutumes païennes négligées. Le système de la table rase, appliqué avec rigueur, aboutit, dans l'ordre religieux, à user du *Compelle intrare* : à faire des autochtones des Portugais. Pas pour longtemps d'ailleurs, car l'arrivée de saint François-Xavier ouvrit la voie à une méthode plus apostolique.

La vie de cet apôtre célèbre, lorsqu'on la débarrasse de sa légende, retrouve, avec des dimensions humaines, tout son sens, toute sa valeur d'exemple, C'est toujours celle d'un saint, mais ce saint, au lieu de flotter dans un monde merveilleux et sans portée pratique, prend figure de précurseur.

Goa, où il débarqua le 6 mai 1542, n'était guère qu'un prolongement du Portugal, avec cette circonstance déprimante que les désordres, l'esprit de lucre, développés par l'éloignement de la métropole, s'y étalaient de façon scandaleuse, Toutefois, comme il avait la charge du collège qui venait d'y être fondé, il ne pouvait installer ailleurs son quartier général. Mais, dès qu'il le put, il gagna la côte de la Pêcherie, où ses prédécesseurs avaient fondé un embryon de chrétienté sans vraie préparation. Xavier eut hâte

² Bernard de Vaulx, *Les Missions : leur histoire des origines à Benoît XV* (1914), (Je sais, je crois, 98), Librairie Arthème Fayard, Paris, 1960, pp. 51-53.

de les instruire, de marier les adultes, d'organiser des communautés chrétiennes. Tâche primordiale, que rendaient difficile le climat, l'absence à peu près totale de confrères et son ignorance de la langue ; car c'est la légende qui lui attribua des dons comparables à ceux que les apôtres avaient reçus à la Pentecôte. Lui ne cacha jamais que des interprètes l'accompagnaient et qu'un immense travail restait à faire. Dès ce temps, on vit qu'il ne partageait pas toutes les positions prises par le Portugal : pour lui, en effet, il ne s'agissait pas de désindianiser, mais d'implanter le christianisme profondément.

Ce fut au Japon que le grand apôtre donna toute sa mesure. Grâce à trois japonais qu'il avait connus à Malacca et baptisés, il réussit à trouver une jonque qui le débarqua avec deux jésuites, le 15 août 1549, à Kagoshima, dans la partie sud de la grande île de Kyushu. Date mémorable, c'était le premier missionnaire qui pénétrait au Japon. Les japonais lui parurent curieux des inventions de l'Occident, mais leur état politique détestable. La division du territoire entre de nombreuses principautés perpétuellement en guerre les unes contre les autres entretenait un état d'anarchie du type féodal, qu'un souverain purement nominal, le mikado, vivant à Kyoto claustré et misérable, était incapable de faire cesser. Saint François-Xavier jugea inutile d'entrer en rapport avec ce « roi fainéant » et résolut de s'adresser au daimyo de Yamaguchi. Mais, pour cette visite, il abandonna l'accoutrement pauvre qui lui avait assuré jusque-là, dans tout l'Orient portugais, un accueil favorable. Une rapide expérience venait en effet de l'en persuader : au Japon, le défaut d'apparat n'aurait pu que le discréditer. Il parut donc devant le daimyo vêtu de soie, escorté de marchands portugais vêtus de même, et porteur de riches présents. C'était la bonne voie, puisqu'il obtint un terrain et la permission de prêcher. Un daimyo de la côte orientale lui accorda les mêmes avantages sur son territoire.

Ces premiers contacts lui firent découvrir l'existence d'une classe nombreuse de lettrés, bonzes et seigneurs, d'esprit délié,

curieux, raisonneurs en diable, devant lesquels, à moins de perdre la face, il fallait faire preuve de science et de finesse. Xavier en était maintenant convaincu : le système de la table rase serait funeste au Japon.

Accompagné du P. Cosme de Torrès et du Frère Juan Fernandez, qui servait d'interprète, il entra en controverse avec ces notables, et non sans succès. Ce n'est pas tant le chiffre des néophytes (pas même mille en tout lorsqu'il quitta le Japon en novembre 1551) qu'il faut retenir, que l'expérience acquise. Elle prouvait que, pour être efficace, auprès des hautes classes surtout, l'apostolat devrait s'appuyer sur une connaissance approfondie de la religion, des lois et des mœurs du pays.

François-Xavier avait encore découvert au Japon l'immense prestige de l'empire chinois. Si votre religion était bonne, lui avaient dit certains japonais, la Chine, cette nation sage, l'aurait déjà adoptée. Le grand apôtre en avait conclu que la conversion de l'empire chinois au christianisme était l'œuvre primordiale. Il allait l'entreprendre lorsqu'il mourut à Sanchoan, un îlot de la baie de Canton, le 3 décembre 1552, non loin de Macao où, trente ans plus tard, le P. Ricci arriverait à son tour pour essayer de forcer les portes de la Chine, fermée à l'Europe depuis la fin du XIV^e siècle.

Au départ du Japon, il semble avoir été assez partagé. Certes, la curiosité des auditoires lui avait paru un bon indice. Il notait, dans une lettre datée de Cochin le 29 janvier 1552 : « ... après que le daimyo de Yamaguchi nous eut donné l'autorisation de prêcher la loi de Dieu, devant le nombre des personnes qui venaient nous interroger et discuter, ma joie et mes consolations furent telles qu'il me semble pouvoir dire en toute vérité que jamais de ma vie je n'en ai autant goûté ».

Toutefois, cette curiosité s'appliquait au moins autant à la science de l'Occident et à ses applications, à ses vaisseaux, à ses canons qu'aux problèmes religieux. Le christianisme était accueilli, en général, à titre de complément, d'après ce raisonnement que la religion d'hommes si savants, si industriels

ne pouvait être que bonne. Il ne faut pas l'oublier, c'était avec un état d'esprit analogue que les Japonais avaient adopté le bouddhisme au VII^e siècle.

Le fait est là pourtant, en 1587 les chrétientés japonaises comptaient 200 000 néophytes : à la fin du siècle, ce chiffre s'était grossi d'environ cent mille conversions nouvelles. Ce départ comportait des raisons d'espérer. Cependant le Japon allait, en 1638, se fermer totalement à l'Europe et au christianisme pour plus de deux siècles. Pourquoi ? Comment ?

Les jésuites, premiers arrivés et seuls missionnaires jusqu'en 1590, s'étaient imposés par leur science et par leur valeur morale, qui tranchait sur la licence des derniers couvents bouddhistes. Tous avaient appliqué la méthode de l'adaptation. Le P. Valignano, le visiteur, l'avait approuvée. Aux Philippines, en revanche, passées sous le patronat espagnol, régnait la méthode de la table rase. Divergence qui s'expliquait tout simplement par l'écart existant entre le développement intellectuel des Manillais et celui des Japonais. Et il était souhaitable qu'elle continuât : chacune des deux méthodes avait démontré sa valeur dans son domaine propre.

Or, un jésuite de Manille, le P. Sanchez, étant venu au Japon, désavoua la méthode qui y était appliquée. Ce désaveu donna de vives inquiétudes au P. Valignano, mais il réussit si bien à les faire partager par le général des jésuites que celui-ci décida d'écarter du Japon tous les pères relevant du patronat espagnol. Seulement l'interdiction n'était valable que pour la Compagnie de Jésus. Si des religieux d'un autre ordre réussissaient à entrer, l'unité de méthode serait rompue. C'est ce qui arriva, en marge d'événements politiques survenus au Japon.

A la suite de troubles intérieurs, un dictateur, Hideyoshi, s'était imposé. D'abord tolérant, il avait décrété, en 1587, dans un accès d'humeur d'origine inconnue, d'expulser tous les Portugais. L'habileté du P. Valignano avait obtenu que le décret restât lettre morte et la prédication put continuer. Cependant les rivalités entre

le Portugal et l'Espagne, connues bientôt de Hideyoshi, l'amènèrent à chercher à les tourner à son profit. Il fit, ou plutôt fit faire des avances aux autorités de Manille qui l'écoutèrent et envoyèrent, pour information, deux missions au dictateur : la première, dirigée par un dominicain, l'autre par un franciscain. Hideyoshi accorda aux franciscains l'autorisation de prêcher le christianisme au Japon. Et certes, les nouveaux venus se comportèrent en apôtres zélés, mais en utilisant la méthode de la table rase. Ce qu'avait redouté le P. Valignano s'était produit, l'unité n'existait plus.

D'autre part l'arrivée des Espagnols entraîna des complications d'ordre politique. L'échouage d'un galion de Manille sur la côte de Tosa, au sud de l'archipel japonais, sa saisie par les autorités japonaises, la menace lancée par le pilote espagnol de faire appel à son souverain pour exercer des représailles, d'autres incidents encore modifièrent le climat de relative tolérance qui s'était tant bien que mal maintenu après l'édit de 1587. Cet édit n'avait pas été rapporté ; Hideyoshi l'utilisa pour condamner à mort 6 franciscains accusés d'avoir prêché ouvertement contre la religion du pays, 17 de leurs néophytes et 3 Frères jésuites japonais. Les 26 condamnés périrent crucifiés à Nagasaki, le 5 février 1597.

Ieyasu, successeur de Hideyoshi, combattit avec plus d'acharnement encore le catholicisme. Il lança l'édit de 1613, qui ordonna à tous les daimyo d'expulser les prédicateurs japonais et étrangers, de détruire toutes les églises et de contraindre les néophytes à apostasier sur-le-champ.

On sait par un franciscain, Diego de Saint-François, que, au plus épais de cette persécution, des fidèles l'accueillaient, au risque de leur vie, avec « une joie indéfinissable », à qui il donnait les sacrements. Après 1638, l'entrée des missionnaires, même sous des déguisements, devint à peu près impossible. Cinq jésuites, dont le P. Rubin, nommé visiteur pour le Japon, réussirent encore à débarquer en août 1642. Découverts par le réseau

d'espionnage qui couvrait les îles, on leur infligea l'atroce supplice de la fosse.

Durant la soixantaine d'années qui s'étaient écoulées depuis l'arrivée de saint François-Xavier, l'accord n'avait pu se faire sur la création d'un clergé japonais. Le P. Valignano l'avait souhaitée. Son confrère, le P. Cabral, resta réticent, dans la crainte que « l'orgueil japonais » n'acceptât point l'obéissance. C'était aussi l'avis de l'évêque coadjuteur de Nagasaki, don Luis de Cerqueira. Il avait pourtant travaillé à l'aménagement d'un séminaire. Il écrivait au pape en 1603 : « Exclure les indigènes du ministère des sacrements et du soin des âmes aurait de graves inconvénients : jalousies, défiances, soupçons, divisions. » Finalement, la persécution avait gagné de vitesse un projet qui, c'est sûr, rencontrait sinon une opposition déclarée, du moins des réserves. Quand les portes du Japon furent définitivement fermées, les chrétientés restèrent sans prêtres pour deux siècles.

II – Exposé détaillé : la première mission et les persécutions au Japon³

François Xavier

Dans la première moitié du XVI^e siècle, une animation nouvelle se manifestait sur les mers qui bordent les côtes de l'Asie du Sud et de l'Est. Aux bateaux chinois, malais et indiens se mêlaient maintenant les bateaux des marchands portugais. Le petit peuple portugais avait en effet fondé des comptoirs aux Indes d'abord, puis en Malaisie, et même en Chine : Goa, Malacca, Macao, en particulier, étaient devenus des centres florissants d'échanges de toutes sortes entre la civilisation occidentale et les vieilles civilisations de l'Asie.

Les marchands portugais pensaient d'abord à faire fortune, mais ils se sentaient aussi une autre mission, celle de propager l'Évangile. Ils poussaient de plus en plus loin leurs expéditions, et c'est ainsi qu'ils avaient été les premiers blancs à aborder le Japon. L'existence de ce pays était connue avant eux. Autrefois on l'appelait « Cipangu », déformation d'un mot chinois qui signifie : le pays de l'origine du soleil.

Nul doute que dans leurs conversations, à leur retour dans les ports de l'Asie du Sud-Est, ils n'aient beaucoup parlé, et avec éloges, de ce nouveau pays, de ses habitants épris de beauté. En particulier, ils faisaient part de leur découverte à un missionnaire arrivé depuis quelques années dans ces régions, et qui ne rêvait

³ *Le Christ au Japon, Histoire et témoignages* présentés par le Père Pierre Nemeshegyi, S. J., traduits par Emilien Milcent, M. E. P., Téqui, 1979, pp. 15-70.

que de gagner au Christ de nouveaux royaumes : il s'agit d'un des premiers compagnons de saint Ignace, François Xavier.

Or, au mois de décembre de l'année 1547, celui-ci eut l'occasion de rencontrer à Malacca trois Japonais, dont l'un, nommé Yajiro, était un samurâï, au service du seigneur de Kagoshima, qui avait fui son pays, après y avoir commis un crime. Yajiro cherchait la paix et le pardon de ses fautes et les navigateurs portugais lui avaient dit que François Xavier était l'homme capable de répondre à ses désirs. C'est ainsi que Yajiro se fit instruire des vérités chrétiennes et fut baptisé à la Pentecôte 1548. François Xavier vit là une invitation de la Providence à aller lui-même au Japon et continua pendant une année encore l'instruction de ce néophyte, pensant qu'il lui serait un auxiliaire précieux. Nul doute aussi que Yajiro, en bon Japonais qu'il était, ne manqua pas de faire de son pays les plus grands éloges, et le présenta comme mûr pour accueillir l'Évangile.

Enfin, une occasion se présenta : François Xavier, et deux autres jésuites, dont un prêtre, s'embarquèrent sur une jonque chinoise avec leurs trois compagnons japonais. Ils abordèrent le 15 août 1549 à Kagoshima, au fond d'une baie profonde, à l'extrême sud de l'île du Kyûshû.

François Xavier avait un plan pour la conversion du Japon : rendre visite à l'empereur et avec la grâce de Dieu, le convertir, ou, du moins obtenir de lui la permission de prêcher dans ses États.

Mais il lui fallait d'abord se présenter au seigneur du lieu, Shimazu Takahisa. Celui-ci le reçut avec bienveillance, mais lui fit remarquer que la saison n'était pas favorable à la navigation vers le Japon central, où se trouvait la capitale, Kyôto, et lui demanda d'attendre le printemps suivant. François Xavier mit ce temps à profit pour étudier la langue, particulièrement difficile, tandis que Yajiro expliquait sa foi nouvelle à sa famille et à quelques amis. Il prêta aussi son concours à François Xavier pour la traduction en japonais d'un court exposé de la foi. Et bientôt

une centaine de Japonais reçut le baptême, première communauté chrétienne dans ce pays.

Mais le temps passait, et le daimyô trouvait toujours des prétextes pour retarder le voyage des missionnaires à la capitale : en réalité, il semble bien qu'il ait tablé sur la présence des missionnaires pour voir arriver dans ses ports les navires de commerce portugais ; ce qui serait pour son fief une source de revenus ; mais cet espoir ne se réalisa pas. Si bien qu'au bout d'un an, Shimazu, déçu, retira la permission de prêcher qu'il avait d'abord accordée, et alla jusqu'à défendre de recevoir le baptême sous peine de mort. Toutefois les chrétiens purent continuer à pratiquer leur foi sans être inquiétés.

François Xavier décida alors de chercher un terrain plus favorable. Après un court séjour dans le port de Hirado, rendez-vous principal des marchands portugais, il arrivait à Yamaguchi, résidence du daimyô de la province de ce nom, à l'extrême ouest de l'île principale de l'archipel japonais. Là encore il obtint du daimyô la permission de prêcher, mais les succès furent plutôt maigres : l'apparence très pauvre des missionnaires, leur japonais rudimentaire leur attireraient plutôt des quolibets et des injures de la part des passants.

De plus en plus persuadé de la nécessité de travailler d'abord au centre du Japon pour rayonner ensuite dans tout le pays, François partit par la route aux environs de Noël 1550 et arriva à Kyôto, la capitale, en janvier. Sa déception allait être plus grande encore. C'est qu'il n'était pas donné à un simple mortel d'approcher le personnage sacré qu'était l'empereur. Celui-ci n'avait du reste que très peu de pouvoirs réels. N'en avait pas non plus celui qui était censé remplir à sa place les besognes terre à terre du gouvernement, le shogun. En fait, le pays était dans une situation de morcellement féodal extrême : chaque daimyô était maître chez lui, administrait ses domaines comme il l'entendait, faisait souvent la guerre à ses voisins pour agrandir son territoire

et n'attendait de la cour impériale que la collation d'offices honorifiques ou de titres nobiliaires.

François Xavier apprit tout de même que l'un des plus puissants parmi les daimyôs était précisément celui de Yamaguchi, Ouchi Yoshitaka.

Sans donc prolonger son séjour à la capitale, il revient à Yamaguchi. Mais ses voyages à l'intérieur, ses vains efforts pour rencontrer les personnages importants lui firent prendre la décision d'essayer une autre méthode d'approche : puisque les Japonais étaient sensibles au décorum, puisqu'ils avaient un grand respect de tout ce qui avait position d'autorité, il abandonnerait momentanément son allure de pauvre missionnaire ambulante et ferait état de lettres de recommandation du vice-roi des Indes et de l'évêque de Goa. C'est donc habillé en noble portugais, avec les présents qu'il avait pensé d'abord offrir à l'empereur, qu'il arriva à la deuxième audience auprès d'Ouchi Yoshitaka. Les lettres de recommandations, écrites en magnifiques caractères, sur beau parchemin, les cadeaux, constitués d'objets encore jamais vus au Japon, firent l'admiration de tous. Si bien que le daimyô voulut à son tour présenter au noble messager une grosse somme d'argent et d'autres objets précieux. Mais François Xavier déclara ne pouvoir accepter qu'une chose : l'autorisation de prêcher l'Évangile et de faire des convertis. Est-ce ce désintéressement qui lui gagna le cœur du daimyô, on ne sait, mais toujours est-il qu'il obtint les autorisations voulues, et qu'on lui offrit comme résidence un vieux temple bouddhiste.

Ainsi donc cet étranger, ordinairement si mal habillé, avait obtenu la bienveillance du daimyô. On pouvait donc aller le voir et écouter son message ; telle est la conclusion qu'en tirèrent les habitants de la ville, et à partir de ce jour les visiteurs se présentèrent nombreux dans le vieux temple devenu centre d'évangélisation. Les questions pleuvent, en particulier sur l'astronomie. Et comme les réponses sont satisfaisantes, on consent ensuite à écouter de la bouche de cet homme savant ce

qu'il a à dire au sujet du salut des hommes. Bientôt cinq cents personnes sont reçues dans l'Eglise, dont un certain nombre de samurâi, classe de guerriers au service du seigneur du lieu. Quelques bonzes aussi se convertirent et furent ensuite d'un grand secours pour répondre aux objections formulées par les autres bonzes demeurés fidèles au bouddhisme : par la suite, ce phénomène se continuera ; il y aura toujours une opposition forte de la part de la majorité des bonzes, mais aussi de la bienveillance de la part de quelques-uns et un certain nombre de conversions.

Les nouveaux convertis avaient été instruits très rapidement : il n'y avait pas encore de livres à leur mettre entre les mains, et les ouvriers évangéliques étaient peu nombreux. La catéchèse durait environ trois semaines, avec trois instructions par jour. Cependant les convertis se montrèrent très fervents, et leur charité envers les pauvres en particulier celle des samurâi, cette classe de soldats réputés pour leur fierté, faisait l'admiration des non-chrétiens. Une autre caractéristique de ces nouveaux chrétiens est leur attachement à leur père dans la foi, et c'est sans doute la raison pour laquelle François Xavier, qui pourtant avait eu l'occasion ailleurs de rencontrer des succès bien plus importants en nombre, parle des chrétiens japonais comme « des délices de son cœur ».

Cependant François Xavier ne put pas prolonger son séjour à Yamaguchi : il reçut la nouvelle qu'un bateau portugais venu des Indes avait apporté des lettres pour lui et se mit en route pour la province de Bungo, dans le Kyûshû. Le daimyô de cette province lui avait, du reste, fait savoir qu'il désirait s'entretenir avec lui de questions importantes. Ce daimyô s'appelait Otomo Sorin. Il écouta avec beaucoup d'intérêt les enseignements du missionnaire, se déclara prêt à donner toutes autorisations pour la prédication dans ses domaines, mais lui-même n'était pas prêt à entrer dans l'Eglise. Pourtant il ne devait jamais oublier cette rencontre avec un saint et devait se convertir vingt-six ans plus tard.

Les lettres apportées par le navire portugais rappelaient à François Xavier qu'il devait aussi s'occuper de la mission des

Indes dont il était responsable. Il décida donc de partir du Japon, d'aller faire un court séjour à Goa, et de revenir au plus tôt pour continuer le travail si bien commencé, avec de nouveaux missionnaires. Mais ce projet ne devait pas se réaliser. François Xavier, ayant découvert le prestige dont bénéficiait la Chine dans ces contrées, pensa que, si le christianisme pénétrait en Chine d'abord, les autres nations comme le Japon, la Corée, etc., auraient plus de facilité à accepter une foi reconnue dans le pays d'où ils avaient reçu leur civilisation et résolut de faire porter ses efforts sur ce pays ; mais il mourut, seul, aux portes de la Chine, dans l'îlot désert de Sancian, le 3 décembre 1552.

François Xavier n'avait résidé au Japon que vingt-sept mois. Il avait dû passer un temps précieux à apprendre la langue, à faire des démarches pour obtenir le droit de prêcher l'Évangile. Il laissait au Japon environ huit cents chrétiens, avec un prêtre jésuite et un frère. Il avait appris à aimer le Japon, s'était laissé prendre à son charme, tout en ne se faisant aucune illusion sur les difficultés de l'apostolat dans ce pays. Il lui revient aussi le mérite d'avoir attiré l'attention du monde chrétien sur le Japon. Ses lettres, publiées en Europe, furent à l'origine de vocations missionnaires. Il avait ouvert le chemin, et tant que les circonstances politiques le permettront, le Japon deviendra un champ d'apostolat rêvé.

En plus de deux missionnaires portugais, il laissait au Japon des apôtres issus de la toute jeune chrétienté. En particulier, il avait converti une sorte de troubadour, dont nous ne connaissons que le nom chrétien : Lorenzo. C'était un homme d'aspect plutôt repoussant, à demi-aveugle, mais qui était doué d'une grande éloquence. Il sera un auxiliaire précieux pour les missionnaires et, sur la fin de ses jours, sera admis comme frère dans la Compagnie de Jésus.

François Xavier avait aussi gagné l'amitié de deux daimyôs : celui de Yamaguchi et celui de Bungo. Il s'était rendu compte que dans un pays féodal où chacun regardait d'abord le seigneur avant

de prendre une décision, il eût été impossible de faire quoi que ce soit, sans s'assurer la bienveillance de ces seigneurs, à défaut de leur conversion.

Telle sera la politique des missionnaires des XVI^e et XVII^e siècles : s'adresser au peuple bien sûr, exercer envers les pauvres la charité chrétienne, mais aussi essayer de gagner au Christ les grands, car ils semblaient les seuls capables d'entraîner les foules. Malheureusement, pour certains d'entre eux, se faire chrétien semblait un bon moyen d'attirer dans leurs ports les navires portugais et de réaliser de fructueuses opérations commerciales. Aussi, lorsqu'un pouvoir central devenu fort manifesterait son hostilité au christianisme, bien peu seront assez convaincus pour résister jusqu'à la mort ou à l'exil. Parmi leurs sujets, également, il y aura des défections, mais aussi d'admirables fidélités, jusqu'au martyre.

Les conditions de l'apostolat

Pendant près d'un siècle, l'évangélisation du Japon allait se poursuivre avec des fortunes diverses, en grande dépendance des conditions politiques du pays.

Or, le Japon abordait une époque de grands bouleversements. A l'anarchie féodale allait succéder, après bien des remous, l'unification du pays sous un pouvoir central très fort. A un début d'ouverture au commerce et à l'influence étrangère, allait se substituer la fermeture presque totale du pays à toute relation avec l'étranger. La religion chrétienne, objet d'un certain engouement de la part d'une partie importante de la population, allait être formellement interdite sous peine de mort.

Situé en bordure nord-est du continent asiatique, l'archipel japonais se compose de quatre îles principales : Hondo, Kyûshû, Shikoku, et Hokkaidô, appelé alors Ezo. Mais dans cette dernière

île, jusqu'à l'époque moderne, seule l'extrémité sud était sous l'influence du gouvernement japonais. En plus de ces quatre grandes îles, il y en a de multiples autres, plus ou moins importantes. La population, à cette époque, est estimée à environ vingt millions d'habitants. Le pays est tout en longueur et couvert de montagnes ; il compte trois mille kilomètres du nord au sud.

Au point de vue religieux, on trouve d'abord un substrat de religion nationale, le shintoïsme, ou voie des dieux, religion de la nature, accompagnée de pratiques chamaniques. Cette religion, correspondant bien à l'âme populaire, est toujours restée très vivace, même si son contenu est assez pauvre. Vers le VII^e siècle, le bouddhisme, venu de la Chine par la Corée, a apporté avec lui la culture chinoise, l'écriture en particulier. Il s'est développé rapidement, arrivant à vivre en symbiose avec le shintoïsme. Le bouddhisme comprend de multiples sectes et est assez tolérant, car il s'agit du bouddhisme du « grand Véhicule ». De Chine également était venu le confucianisme, moins comme religion que comme conception de la société. Le Japon avait reçu tout cela, tout en l'adaptant à ses goûts et à ses besoins. C'est là une caractéristique de la civilisation japonaise qu'un auteur moderne a comparée à une civilisation de gare terminus : les idées, comme des marchandises, arrivent jusqu'à ce bout du monde, y sont débarquées, puisqu'elles ne peuvent aller plus loin, et elles trouvent des gens pour les accueillir.

En fait, ce n'est pas au shintoïsme que le christianisme allait se heurter, mais au bouddhisme. Celui-ci était alors très puissant et possédait de grands monastères avec d'immenses dotations. Il n'était pas rare non plus de voir les bonzes des grands temples jouer un rôle politique. Leurs monastères servaient de refuges où parfois des empereurs destitués ou démissionnaires allaient chercher la paix dans la méditation. Le bouddhisme avait aussi formé l'âme japonaise. Bien que sa doctrine soit plutôt floue en ce qui concerne l'existence de réalités surnaturelles et de la survivance des âmes, il avait su nourrir le besoin de religiosité du

peuple par les dévotions aux bodhisattva, émanations du bouddha. Il faut reconnaître que, bien que certains bonzes se soient montrés très tolérants envers le christianisme et que quelques-uns se soient convertis, la majorité ne voyait pas sans crainte l'arrivée de cette nouvelle religion qui risquait de miner leur influence. Et ceci d'autant plus que deux des plus grands hommes politiques du Japon de cette époque, Oda Nobunaga et Toyotomi Hideyoshi, avaient semblé vouloir utiliser le christianisme pour diminuer l'influence des bonzes.

Au point de vue politique, il se trouve que trois hommes remarquables allaient se succéder au pouvoir et réussir à unifier le Japon en mettant fin à l'indépendance à peu près totale des fiers daimyôs.

Le premier de ces unificateurs était Oda Nobunaga (1534-1582). Il mit fin à la dynastie des shogun Ashikaga et commença à concentrer le pouvoir entre ses mains. C'était un homme curieux de tout, qui, par intérêt pour les choses d'Occident, se lia d'amitié avec un certain nombre de missionnaires portugais. Mais il ne semble pas avoir eu beaucoup de préoccupations religieuses. Il est au contraire célèbre pour ses démêlés avec les bonzes guerriers du mont Hiei, tout près de Kyôto.

Après quelques années de luttes pour le pouvoir, un deuxième personnage arrive au premier plan : Toyotomi Hideyoshi (1536-1598). C'était un guerrier parti de rien, mais très ambitieux. Après une période au cours de laquelle il se montra favorable aux chrétiens, on ne sait trop pour quelles raisons il en vint à interdire l'activité missionnaire et à verser le sang des premiers martyrs. Mais les édits de bannissement qu'il publia contre les missionnaires ne furent jamais complètement exécutés. Hideyoshi mourut, alors que son fils était trop jeune pour garder le pouvoir en face de féodaux encore puissants.

Enfin, après une nouvelle période de luttes, Tokugawa Ieyasu (1542-1616) prit le pouvoir, rétablit la fonction de shogun pour lui-même et réussit à la faire passer à ses successeurs. Cette

dynastie de Shogun allait gouverner le Japon pendant deux cents ans. L'empereur évidemment restait en place, mais toujours confiné dans son rôle de symbole divin de la nation. Tokugawa Ieyasu, son fils Hidetada, et surtout le troisième shogun Iemitsu deviendront les violents persécuteurs du christianisme, qui ne pourrait plus se montrer au grand jour pendant toute la durée de la dynastie ; et, pour garder intacte la civilisation japonaise, les relations avec les pays étrangers allaient être interrompues.

Premières difficultés

Mais revenons au petit troupeau de chrétiens laissé par François Xavier à son départ du Japon. Il y avait trois communautés : à Yamaguchi, à Hirado, et au Bungo. L'action missionnaire était à la merci d'un changement d'humeur des daimyôs, de leur déception de ne pas voir arriver dans leurs ports les bateaux portugais, ou encore du remplacement d'un daimyô sympathique par un autre, hostile aux étrangers. C'est ainsi que la communauté établie à Kagoshima semble bien avoir disparu peu à peu, parce que les missionnaires ne furent plus autorisés à aller la visiter.

De même la mission de Yamaguchi, si bien commencée par François Xavier, allait se trouver dans un grand embarras : le daimyô qui avait autorisé la prédication fut renversé et tué au cours d'une guerre féodale, et son successeur, fervent bouddhiste, interdit la prédication sur ses domaines. Pendant sept ans aucun missionnaire ne put venir reconforter la petite communauté chrétienne. Elle persévéra tout de même, ce qui prouve bien que parmi les laïcs japonais, il y en avait qui étaient capables de prendre un rôle de responsable.

Dans les îles situées à proximité du port de Nagasaki, très fréquentées par les navires portugais, le daimyô, Matsuura, avait

d'abord autorisé la prédication chrétienne ; mais il semble bien que son seul but était d'attirer chez lui les navires de commerce. Cependant un de ses vassaux, nommé Koteda, devint un fervent chrétien, et ces îles devinrent presque entièrement chrétiennes. Un peu plus tard l'Évangile allait s'étendre dans l'archipel des îles Gotô, où se formeront des chrétientés très solides, qui subsistent encore maintenant.

C'est dans l'une de ces îles voisines de Nagasaki que pour la première fois fut donné au Japon le témoignage du martyre. Lors d'une persécution locale, les missionnaires s'étaient vu interdire le séjour sur l'une des îles. Mais les chrétiens avaient coutume de venir prier devant une grande croix qu'ils avaient érigée dans un cimetière. Une jeune fille, servante dans une famille païenne, fidèle à cette pratique, avait provoqué la colère de son maître qui lui interdit cette dévotion ; mais la pauvre fille, ne voyant pas ce qu'il y avait de mal à prier auprès d'une croix, continua comme d'habitude. Un jour qu'elle revenait à la maison, son maître entra dans une violente colère et la décapita sur-le-champ. De cette première martyre, on n'a conservé que le nom de baptême : Marie.

Dans une autre région du Kyûshû, le Bungo, le daimyô Otomo Sôrin gardait toute sa sympathie aux missionnaires, et ses domaines furent toujours pour eux un lieu de refuge dans les temps difficiles. Cependant, malgré toute sa bienveillance, le daimyô ne donnait pas l'exemple de la conversion ; aussi la classe influente se montrait-elle réticente à s'engager dans la foi, et les missionnaires ne purent-ils baptiser que des gens de classe inférieure ; il en résulta que le christianisme avait la réputation d'être la religion des pauvres et des ignorants.

A cette époque quelques nouveaux pères et frères arrivèrent en renfort. A ce groupe s'adjoignit une recrue de choix : Luis d'Almeida (1525-1583). C'était un riche marchand portugais, arrivé au Japon en 1556, qui décida un jour d'abandonner le négoce pour se mettre à la disposition de la mission du Japon, d'abord comme laïc, puis comme frère dans la Compagnie de

Jésus, et les dernières années comme prêtre. Non seulement il se montra évangéliste zélé, mais il mit à la disposition des pères toute sa fortune, ce qui aida beaucoup l'établissement de l'Eglise à ses débuts.

Almeida était un peu chirurgien. Il commença par prendre soin des enfants abandonnés. A cette époque le Japon avait de la peine à nourrir ses 20 millions d'habitants ; parfois des mamans laissaient mourir les nouveau-nés, s'estimant trop pauvres pour les élever. Almeida fonda un orphelinat pour les enfants abandonnés. Il a été aussi le premier au Japon à faire boire aux tout-petits le lait de vache lorsque les mamans ne pouvaient pas les allaiter. Almeida fonda également un hôpital avec deux sections : l'une pour les lépreux et autres incurables, l'autre pour les maladies ordinaires. Là encore c'étaient les plus pauvres qui venaient à lui. Mais son habileté en chirurgie ayant été reconnue dans le pays tout entier, des riches aussi vinrent le trouver, et il construisit une troisième section à son hôpital, destinée cette fois aux malades plus fortunés. Almeida sut se faire aider ; il forma des auxiliaires japonais ou chinois, pour le soin des malades. De même pour assurer l'avenir de ce travail de charité, il fit appel à toutes les bonnes volontés et organisa l'« Association de la Miséricorde de Dieu », dont les membres lui envoyaient une contribution annuelle. Le daimyô de Bungo, ne voulant pas être en reste, envoya chaque année un secours important. Bientôt Almeida, qui avait appris très convenablement le japonais, laissa la responsabilité de son œuvre à ses auxiliaires, et se consacra entièrement à l'évangélisation directe.

Le supérieur de la mission était à cette époque le Père Cosme de Torres, compagnon de François Xavier. Il sentait bien que la mission devait aussi se développer dans les centres influents, en particulier à Kyôto, la capitale. Parmi les trois prêtres alors présents au Japon il y en avait un, le Père Vilela († 1570), jeune et plein de santé, de bonnes manières, plein de zèle et de patience. C'est lui qui fut désigné pour tenter une nouvelle approche des

milieux raffinés de la capitale. Il y arriva au début de 1559, accompagné de deux auxiliaires japonais, dont Lorenzo, cet ancien troubadour, converti par François Xavier à Yamaguchi.

Les débuts dans la capitale furent très difficiles. Un bonze influent du Hiei-zan, la sainte montagne peuplée de monastères bouddhistes, sur la recommandation duquel les missionnaires comptaient beaucoup, et qui avait supplié qu'on envoie quelqu'un pour le baptiser, était mort, chrétien de cœur. Vilela et ses compagnons ne trouvaient pas d'endroit où se loger de manière durable, si bien que pour un temps ils durent se retirer dans la ville de Sakai, centre de commerce important sur la baie d'Osaka. Là du moins ils purent poser les fondements d'une chrétienté. A Kyôto même il y avait quelques chrétiens qui faisaient des démarches pour leur permettre de s'installer ; ils finirent par obtenir une lettre de protection du shogun Yoshiteru. En vain : des ennemis puissants, par toutes sortes d'intrigues, les empêchaient de prêcher. Parmi ces ennemis, il s'en trouvait un, Matsunaga Hisahide, ministre de la justice, qui, pour se débarrasser des demandes importunes des chrétiens, décida de prouver que la religion chrétienne était immorale ; des bruits couraient, en effet accusant les missionnaires de toutes sortes de méfaits, en particulier de cannibalisme. Matsunaga choisit trois juges : deux savants et un de ses vassaux Takayama Hida no Kami, particulièrement opposé au christianisme. C'est ainsi que Vilela et Lorenzo reçurent un jour une invitation de se rendre à Nara pour répondre aux questions qui leur seraient posées : Vilela connaissait la personnalité des examinateurs et se doutait bien qu'on voulait tout simplement lui tendre un piège. Takayama en particulier avait déclaré qu'il n'hésiterait pas à couper la tête de ces contempteurs de la tradition japonaise. Vilela voulait tout de même faire face, et se rendre personnellement à Nara, mais les chrétiens le persuadèrent de n'envoyer que Lorenzo pour le moment.

Voilà donc l'ancien troubadour, presque aveugle, d'aspect plutôt repoussant, ne possédant comme armes que son éloquence et sa foi profonde, seul en face de ses juges, savants, malveillants. Les questions se succèdent. Mais Lorenzo se contente de répondre simplement, avec une attitude pleine d'humilité. Le troisième jour, il répète de nouveau ce qui est pour lui le fondement de la foi, l'existence d'un Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, qui a créé l'homme doué d'une âme immortelle. C'est à ce moment que Takayama, le fier daimyô, touché par la grâce, non seulement renonce à toute attitude hostile mais se déclare persuadé de la vérité de la religion chrétienne et invite ses deux compagnons à le suivre dans une étude plus approfondie de l'enseignement du Christ. Les trois juges se mettent alors à l'école du Père Vilela et reçoivent le baptême quarante jours plus tard. Takayama, en particulier, allait être une recrue de choix pour l'Eglise naissante.

Finalement Vilela put s'installer à Kyôto, et son apostolat connut un succès important, en particulier dans la classe des samuraï. Pendant ce temps Lorenzo, appelé par Takayama dans son château de Sawa, instruisit toute la famille ainsi que le personnel au service du daimyô et bientôt cent cinquante personnes furent baptisées. L'un des fils de Takayama, baptisé sous le nom de Justo (Juste Takayama Ukon), allait devenir la figure préminente de l'Eglise du Japon, et un autre fils de samuraï serait compté parmi les premiers martyrs du Japon, Paul Miki.

Dans la région centrale, les nouveaux chrétiens n'avaient aucun espoir de retirer quelque avantage matériel du fait de leur entrée dans l'Eglise : les bateaux portugais ne venaient pas jusque-là. Au contraire, ils auraient à essuyer toutes les attaques venant des bonzes ou des puissants personnages politiques. Mais certains d'entre eux, les Takayama en particulier, seraient fidèles jusqu'au bout, au prix de la perte de tous leurs biens.

Bientôt, en effet, la situation redevenait instable. Les adversaires du christianisme obtinrent de l'empereur un décret de bannissement des missionnaires qui furent obligés de quitter de nouveau la capitale pour un temps. Enfin, Oda Nobunaga, supplié par l'empereur de rétablir la paix dans le pays, finit par prendre le pouvoir (1565). Son amitié pour les missionnaires allait amener une période de paix et d'intense activité. Malgré tout, les décrets de bannissement précédemment promulgués furent simplement mis en sommeil, mais non formellement rapportés.

Pendant que ces événements se déroulaient dans la capitale, l'apostolat se continuait au Kyûshû. C'est de cette époque que date la conversion du premier grand seigneur féodal, le daimyô Omura Sumitada (1562). C'est lui qui ouvrit au commerce étranger un petit port qui devint la ville de Nagasaki. Beaucoup des sujets d'Ormura suivirent son exemple. Il faut noter que très souvent le travail d'instruction et de formation était l'œuvre de religieux jésuites non-prêtres, tels que Fernandez, le compagnon de saint François Xavier. Non seulement Fernandez enseigna la doctrine, mais il composa aussi un certain nombre d'ouvrages dont une grammaire japonaise, la traduction des évangiles des dimanches, des sermons, des commentaires, des principales prières. Il mourut en 1567 et fut unanimement regretté. Les jésuites formèrent aussi un grand nombre de catéchistes, les « dojuku », littéralement « commensaux » ; parmi eux certains menaient une vie de religieux, portaient la soutane et se rasaient la tête, d'autres étaient mariés.

Il faut aussi remarquer que, étant donné l'indépendance à peu près complète en politique intérieure dont jouissaient les daimyôs, la liberté de conscience variait suivant les lieux, et pour certains, c'était au péril de leur vie qu'ils se décidaient au baptême, tel ce fils du daimyô des Gotô, qui persévéra dans la foi malgré des menaces de mort.

Si bien qu'en 1570, lorsque le Père Vilela, l'apôtre de Kyôto et des environs, dut retourner aux Indes pour cause de maladie, il

put signaler que le nombre des chrétiens s'élevait à environ trente mille.

Quelques imprudences avaient pourtant été commises. En particulier, le premier daimyô chrétien, Omura Sumitada, fit preuve d'un zèle intempestif et voulut extirper par la force le paganisme de ses états. Ce qui provoqua des révoltes successives et eut pour effet de ralentir l'apostolat. Les convertis, d'autre part, n'étaient pas également répartis dans toutes les classes de la société. La société japonaise du temps comprenait, en effet, en plus de la haute noblesse, quatre classes, les samuraï, soldats attachés à la personne d'un daimyô, les paysans, les artisans et les marchands. Or c'était surtout chez les samuraï que les conversions étaient relativement nombreuses. Et comme les samuraï suivaient leur suzerain lorsque celui-ci changeait de fief, des chrétientés florissantes se trouvaient subitement vides de fidèles. Il n'en reste pas moins que, malgré le petit nombre de missionnaires, l'Eglise japonaise avait fait preuve dès le début d'une remarquable vitalité.

Conversions en masse

Pendant tout le temps que Nobugana garda le pouvoir, les missionnaires jouirent d'une liberté presque totale, non sans parfois quelques orages, et en profitèrent pour travailler avec ardeur à l'évangélisation. C'est de cette époque (1570-1582) que date la visite au Japon d'un missionnaire remarquable, le Père Valignano, venu des Indes comme Visiteur de la Compagnie de Jésus, qui s'efforça d'organiser la mission sur des bases plus rationnelles et de préparer l'avenir en insistant sur l'adaptation nécessaire aux mœurs et coutumes du pays.

Il était devenu nécessaire de réfléchir et de décider d'une ligne de conduite ferme. En effet, que ce soit au Kyûshû ou dans les environs de la capitale, les comptes rendus de l'époque parlent de

conversions par milliers. Des seigneurs féodaux, d'importance moyenne, embrassaient la foi avec tous leurs sujets, et cet afflux de néophytes, baptisés après une instruction très rapide, ne manquait pas de poser de gros problèmes.

Or, le missionnaire responsable de la mission, le Père Cabral, plein de zèle pourtant, avait des conceptions qui risquaient bien à la longue de rebuter les nouveaux convertis et de décourager les nombreux auxiliaires laïcs. Le Père Cabral n'avait lui-même qu'une connaissance très rudimentaire de la langue japonaise et prétendait qu'aucun Européen ne pouvait assimiler suffisamment la langue pour pouvoir enseigner et prêcher. Il était aussi convaincu de la supériorité de la civilisation occidentale et avait tendance à vouloir imposer aux fidèles, en particulier aux catéchistes et aux candidats à la vie religieuse, l'adoption des coutumes venues d'Europe. Les candidats à la vie religieuse étaient jugés incapables de recevoir une véritable formation, étaient laissés à eux-mêmes, considérés comme religieux d'un rang inférieur, et rien n'avait été fait pour en préparer quelques-uns au sacerdoce.

C'est cette situation que trouva le Père Valignano à son arrivée au Japon en 1579. Il vit tout de suite les faiblesses de cette Eglise qui paraissait en pleine expansion. Parfois, en effet, les conversions en masse de certains secteurs étaient suivies d'apostasies en masse. Et surtout, il fallait absolument préparer des collaborateurs japonais, instruits et spirituellement formés. Il fallait ouvrir des séminaires pour qu'un clergé indigène puisse éventuellement prendre la place des missionnaires étrangers.

Valignano se demanda même s'il ne valait pas mieux arrêter les conversions pour un temps et se consacrer uniquement à cette tâche de formation. Mais dès son arrivée, il avait lui-même puissamment contribué à la conversion d'un daimyô Arima Harunobu, qui peu auparavant avait maltraité les chrétiens de ses états, et c'est sans doute pour cela qu'il jugea qu'il n'était pas opportun d'abandonner, même momentanément, le travail

d'expansion, mais qu'il fallait mener de front le travail de formation et celui des conversions.

A la place du Père Cabral, il nomma le Père Coelho responsable de la mission, divisa le Japon en trois régions apostoliques et demanda aux missionnaires de respecter les coutumes du pays. Il décida aussi de fonder trois séminaires, et un certain nombre de collèges. En fait, il n'y eut que deux séminaires de bâtis, l'un aux environs de Nagasaki et l'autre à Azuchi, résidence d'Oda Nobunaga. C'est aussi Valignano qui organisa la première ambassade japonaise en Europe : trois jeunes nobles japonais âgés d'une quinzaine d'années, et quelques serviteurs qui accompagnèrent Valignano à son retour aux Indes en 1582 et allèrent ensuite jusqu'à Rome et en Espagne.

Il serait trop long et fastidieux de relater par le menu l'activité missionnaire dans les différentes provinces. Arrêtons-nous à contempler les épreuves et l'attitude chrétienne des deux Takayama, père et fils.

Tous les deux étaient de fervents apôtres. Ils s'ingéniaient à convertir tous les gens qui dépendaient d'eux. Si bien que, par exemple à Takatsuki résidence de Takayama Ukon, on comptait environ trente mille chrétiens.

Mais bientôt l'épreuve allait fondre sur eux. En effet les Takayama n'étaient que des daimyôs de moyenne importance, vassaux d'un grand daimyô, nommé Araki Murashige. Il faut savoir qu'il existait dans ce monde féodal une coutume destinée à assurer la fidélité des inférieurs envers leur suzerain. Cette coutume consistait à laisser une partie de sa famille en résidence chez le supérieur, en quelque sorte comme otage. C'est ainsi que la jeune sœur et le fils unique de Takayama Ukon résidaient chez son suzerain Araki.

Or Araki, avec d'autres puissants daimyôs connus pour leur hostilité au christianisme, ourdit un complot pour renverser Nobunaga, et se prépara à la guerre. Situation dramatique pour les Takayama, tous les deux chrétiens, et qui en tant que tels se

considéraient plus que d'autres comme tenus à la fidélité envers leur suzerain direct, Araki. Mais en combattant avec lui, ils l'aidaient lui-même à manquer à la foi jurée à Nobunaga, et combattaient sur une coalition moins que favorable au christianisme. De plus, dans le cas de Ukon, une infidélité envers Araki signifiait la mort pour les otages qu'il détenait. Les missionnaires, consultés, firent bien remarquer que Araki étant lui-même parjure, il n'y avait pas faute à lui désobéir, et que même c'était un devoir de ne pas participer à cette guerre injuste. Cependant Ukon ne pouvait se résigner à cette solution et vécut un terrible drame de conscience.

Les hostilités déclarées, Nobunaga vient assiéger le château de Takatsuki, domaine de Takayama Ukon. Devant la résistance de ce chrétien, Nobunaga se met dans une colère folle et menace d'exterminer tous les missionnaires si le château ne se rend pas immédiatement. Il envoie même un missionnaire pour faire part à Takayama de ses menaces. Finalement Takayama trouve une solution conforme à sa conscience et à son âme de chevalier : il ne se rendra pas, mais il rendra le château en même temps qu'il renonce à toutes ses dignités. C'est donc en habit de pèlerin et sans armes qu'il se présente devant Nobunaga. Finalement Araki fut vaincu, et Nobunaga, touché par l'attitude de Takayama, lui rendit ses domaines, y ajoutant même quelques autres fiefs. Quant à Takayama père, resté fidèle jusqu'au bout à Araki, il obtint lui aussi la vie sauve, mais fut exilé en Echizen, sur la côte de la mer du Japon, et devint l'apôtre de ces contrées.

En 1578, fut aussi baptisé un autre daimyô célèbre, Otomo Sôrin, qui prit le nom de François en souvenir de François Xavier, qu'il avait connu personnellement. C'est dans son domaine de Bungo qu'Almeida avait fondé ses établissements charitables. Sôrin fut jusqu'à la fin (1598) un chrétien exemplaire, mais malheureusement il ne fut pas heureux en politique, et ses fils devenus chrétiens aussi se montrèrent incapables de gouverner le domaine et allèrent jusqu'à renier leur foi.

Vers la persécution

Oda Nabunaga, malgré quelques menaces, s'était toujours comporté en protecteur des chrétiens et des missionnaires. Il leur avait donné un terrain dans sa résidence d'Azuchi, sur les bords du lac Biwa. Il avait bâti pour lui-même un magnifique château. Mais, grisé par le succès de ses entreprises, il se mit en tête de bâtir aussi un temple où l'objet du culte n'était autre que sa propre personne. Que serait-il arrivé s'il en était venu à exiger des missionnaires et des chrétiens des honneurs quasi divins ? Nul ne le sait, car Nobunaga fut traîtreusement assassiné le 22 juin 1582.

Sa succession provoqua de nouveaux troubles, et finalement un homme d'humble origine, qui s'était élevé très haut grâce à sa ruse et à son intelligence, arriva à concentrer le pouvoir entre ses mains. Il s'appelait Toyotomi Hideyoshi et prit le titre de Régent du pays, ou Kampaku. Les missionnaires du temps l'appelaient « Taikôsama », ce qui était le titre du kampaku ayant abdicé en faveur de son fils. Il n'était pas rare en effet de voir ces grands personnages abdiquer en faveur de leurs enfants en bas âge, ce qui leur permettait de conserver le pouvoir réel et d'assurer la succession dans leur famille. Hideyoshi fut lui aussi un très habile politique, qui fit avancer le travail d'unification du pays, mais son ambition l'amena à lancer une expédition en Corée qui se termina par un désastre.

Dans les débuts Hideyoshi se montra favorable aux chrétiens. Il déclara même un jour à un missionnaire qu'il connaissait bien la doctrine et qu'elle lui plaisait, mais qu'un seul point l'arrêtait : l'obligation de n'avoir qu'une seule épouse. Il fit de Takayama Ukon le chef de sa garde personnelle et confia de hautes situations à d'autres nobles chrétiens, en particulier à Konishi Yukinaga qui devint amiral de la flotte et l'un des chefs des troupes qui se battirent vaillamment en Corée. Hideyoshi permit aussi à Takayama de bâtir dans la forteresse même d'Osaka, une église, qui devint le centre de l'apostolat dans la région : la personnalité

unaniment respectée de Takayama lui attirait de nombreux amis, qui, invités par lui à écouter les sermons des pères, se laissaient aisément persuader.

Par suite de quelles circonstances Hideyoshi se transforma-t-il en persécuteur ? C'est une question que les historiens ne sont pas arrivés à résoudre.

Parmi les raisons avancées, on signale l'attitude imprudente du supérieur de la mission, le Père Coelho, qui, lors de luttes entre féodaux, alla réclamer l'aide de Hideyoshi en faveur d'un daimyô chrétien, se mettant en avant pour obtenir aussi l'aide d'autres daimyôs qu'il connaissait. Cette ingérence dans la politique aurait mal impressionné le soupçonneux Hideyoshi. De même Coelho possédait pour ses déplacements un navire et sur ce navire il y avait des armements. Fier de son bateau, Coelho le fit visiter au Taikôsama sans se douter qu'il ne faisait qu'ajouter aux soupçons du Régent. Celui-ci le complimenta sur son bateau, compliments qu'il prit pour argent comptant, ne se doutant pas que c'était une invitation à se débarrasser du bateau et à en faire cadeau au complimenteur. Les daimyôs chrétiens eurent beau essayer de faire comprendre à Coelho la conduite à tenir, il ne voulut rien savoir.

Il est aussi certain que le médecin personnel de Hideyoshi était un ancien bonze, ennemi des chrétiens, et en particulier très opposé à Takayama Ukon.

Toujours est-il que, lors d'une expédition au Kyûshû, alors que les fiefs de cette île venaient d'être redistribués de telle manière que la moitié était aux mains de daimyôs chrétiens, au cours d'une nuit de fête alors qu'il était à moitié enivré par le vin envoyé par Coelho, Hideyoshi prêta l'oreille aux calomnies de son médecin et sur-le-champ somma Takayama Ukon d'abandonner la foi, sinon il serait déposé et exilé à l'étranger. Ukon répondit fièrement que jamais il n'abandonnerait la foi, et considérerait comme un honneur de souffrir l'exil pour ses convictions chrétiennes. Il fut donc déposé, mais non exilé. En même temps

ordre était donné aux missionnaires d'avoir à quitter le pays dans les vingt jours.

Là encore il était impossible de se conformer aux ordres de l'édit en question, car il n'y avait pas de navire en partance dans un si court délai. En fait, le temps passant, Hideyoshi sembla s'adoucir un peu, et les missionnaires purent rester dans le pays, mais ils sentirent la nécessité de prendre une attitude très prudente, et donc de ralentir leurs activités apostoliques.

Les missionnaires adoptèrent le costume japonais pour se rendre moins voyants. Or, juste à la même époque (1590), les jeunes nobles japonais qui étaient partis pour l'Europe en ambassade revinrent au Japon, accompagnés cette fois encore par Valignano, le Visiteur qui avait réorganisé la mission du Japon. Hideyoshi consentit à le recevoir, et s'il n'alla pas jusqu'à annuler l'édit de déportation, en fait la présence des missionnaires continua à être tolérée. Des missionnaires étaient autorisés à résider à Kyôto, l'un d'eux devenant même l'interprète officiel de Hideyoshi, d'autres pouvaient rester à Nagasaki, en principe pour le service des marchands portugais, mais étaient suffisamment libres pour aller visiter les chrétientés. C'est même à cette époque que l'on constate une vogue pour tout ce qui était portugais, et on voyait les nobles, Hideyoshi lui-même, adopter des costumes occidentaux, sans oublier de les orner de croix ou autres signes religieux.

L'apostolat se poursuivait malgré tout. Parmi les convertis de cette époque, on trouve une dame de haut rang, Hosokawa Gratia, des descendants d'Oda Nobunaga, un fils de l'empereur avec toute sa famille. Si bien que le nombre des chrétiens estimé à deux cent mille vers 1587 était monté à près de trois cent mille dix ans plus tard.

Les 26 martyrs de Nagasaki

Et pourtant les missionnaires jésuites avaient eu raison de prendre une attitude de prudence. Il n'en était malheureusement pas de même des nouveaux arrivés. En effet, en 1593, un nouveau groupe de missionnaires était venu au Japon. C'étaient des franciscains, venus de Manille. Ils brûlaient eux aussi de zèle pour la conversion du Japon, mais l'occasion de leur venue avait été une ambassade du gouverneur de Manille, qui réclamait pour les vaisseaux de commerce espagnols les privilèges accordés déjà aux Portugais. Les franciscains reçus par Hideyoshi obtinrent de lui une permission, orale, de s'installer et de prêcher et commencèrent une activité missionnaire. Les franciscains firent preuve d'une grande charité envers les pauvres et obtinrent tout de suite un grand succès. Aussi les conseils de modération de leurs prédécesseurs ne furent-ils pas pris en considération. Ils avaient trop confiance en la parole de Hideyoshi, alors qu'ils n'avaient aucun document pour prouver leur bon droit.

Pour comble de malheur, il fallut que sur ces entrefaites un navire espagnol en route pour le Mexique fit naufrage sur les côtes de l'île du Shikoku. C'est l'épisode célèbre du San Felipe. Devant les manœuvres du seigneur local et de Hideyoshi pour s'emparer de la cargaison, les Espagnols se défendirent en montrant sur une carte l'étendue des possessions du roi d'Espagne. Interrogé sur la manière employée par le roi d'Espagne pour mettre la main sur tant de pays, le pilote répondit que les navires venaient d'abord, cherchaient à commercer pacifiquement avec les habitants, mais s'il y avait quelque résistance, des troupes étaient envoyées. C'est alors qu'une question perfide fut posée : « C'est donc pour cela que les missionnaires doivent venir d'abord ? ». Et il semble bien que le pilote, ne comprenant pas sans doute où on voulait le mener, ait répondu affirmativement.

Le résultat fut que le navire fut confisqué, et les franciscains, accusés d'être entrés dans le pays en prétextant d'une qualité

d'ambassadeurs qu'ils n'avaient pas, et de prêcher une religion précédemment interdite, furent condamnés à mort. C'étaient le Père Pierre Baptiste, chef de la mission, cinq autres religieux franciscains espagnols, dix-sept Japonais, collaborateurs des missionnaires, et trois scolastiques jésuites, qui leur furent adjoints par erreur. Le plus connu des martyrs japonais est Paul Miki. Le motif de leur condamnation leur fut signifié clairement au moment de la mise en croix : ils avaient prêché l'Évangile, malgré la défense de l'empereur.

Les condamnés furent d'abord rassemblés sur la place principale de la ville de Kyôto et promenés par les rues, montés sur des charrettes par trois ou quatre. Leur attitude simple et digne, la présence parmi eux de trois jeunes enfants de onze à quatorze ans leur attirèrent plutôt la sympathie de la foule. Comme le lieu de l'exécution était fixé à Nagasaki, on les emmena par la route, et, à toutes les étapes, des chrétiens ou sympathisants s'empressaient pour leur porter secours. Sur une colline, un peu à l'écart de la ville, vingt-six croix furent dressées. Les missionnaires résidant à Nagasaki purent les exhorter et leur donner la communion, mais le gouverneur, craignant un mouvement populaire en leur faveur, pressait l'exécution. C'était le 5 février 1597. Une foule silencieuse se prosternait sur leur passage et se recommandait à leurs prières. Lorsqu'ils furent tous attachés à la croix et prêts à recevoir le coup mortel, le Père Pierre Baptiste entonna le cantique « Benedictus ». Lorsqu'il eut terminé, un des enfants, nommé Antoine, lui rappela sa promesse de chanter avec lui le « Laudate pueri Dominum », mais le Père, absorbé dans une profonde méditation, ne l'entendit pas. C'est donc seul qu'Antoine entonna son psaume, qu'il alla terminer au ciel. Sur la croix, Paul Miki adressa à la foule une dernière et éloquente allocution, priant ensuite pour ses bourreaux. Ils expirèrent l'un après l'autre, le dernier étant le Père Pierre Baptiste.

Les chrétiens s'approchèrent ensuite des croix pour recueillir le sang des martyrs comme une précieuse relique.

Restait à mettre à exécution l'ordre d'expulsion des missionnaires. Plusieurs furent effectivement embarqués sur un navire en partance pour Macao. Et tel aurait été aussi sans doute le sort de tous les autres, si la mort de Hideyoshi, survenue le 16 septembre 1598, n'était venue changer complètement la situation.

Reprise de l'apostolat

Hideyoshi laissait comme héritier un jeune garçon de cinq ans. Il avait institué un conseil de régence composé des cinq plus puissants daimyôs, parmi lesquels se trouvait Tokugawa Ieyasu. Mais bientôt la dissension se mit entre les régents, et ce fut de nouveau la guerre civile. Elle devait prendre fin en 1600 à la bataille de Sekigahara, qui vit la victoire de Tokugawa Ieyasu. Celui-ci, descendant d'un clan habilité à prendre la dignité de shogun, se fit attribuer ce titre et fonda une nouvelle dynastie shogunale, qui devait durer jusqu'à la Réforme de Meiji en 1868. Quant à l'héritier de Hideyoshi, Tokugawa le laissa vivre en paix pendant quelques années, puis prétextant qu'il intriguait contre lui, il lança une dernière guerre, au cours de laquelle l'infortuné jeune homme périt dans l'incendie du château d'Osaka.

Tokugawa se montra d'abord favorable aux missionnaires, mais refusa d'abolir les lois antichrétiennes de Hideyoshi. Cependant l'atmosphère était à la tolérance, et le travail d'expansion du christianisme recommença, au point qu'on enregistra encore cinquante mille baptêmes dans l'année qui suivit la mort de Hideyoshi.

Mais lorsque la guerre reprit en 1600, un certain nombre d'événements se produisirent qui allaient de nouveau retourner la situation. D'abord, si parmi les daimyôs chrétiens, certains prirent

le parti de Ieyasu, d'autres, dont Konishi Yukinaga, voyant que Ieyasu lui-même manquait à la parole donnée à Hideyoshi de transmettre le pouvoir au fils de ce dernier, prirent le parti contraire. Konishi Yukinaga et ses alliés furent vaincus à la bataille de Sekigahara, et Yukinaga fut aussitôt condamné à mort et décapité, peine infamante pour un noble, mais il avait refusé de se donner lui-même la mort par harakiri, parce que sa foi le lui interdisait. Or, d'après Ieyasu, ce daimyô lui avait juré fidélité ; et le fait qu'il s'était tout de même rangé parmi ses ennemis fut une cause de l'aversion de Ieyasu pour cette religion qui ne faisait pas assez cas du serment féodal.

Il faut remarquer aussi que Ieyasu était lui-même un fervent bouddhiste, dont la ferveur alla en grandissant avec les années. C'est alors aussi que se produisit une renaissance de l'influence du confucianisme, et même du shintoïsme. Une propagande confucianiste intense se fit jour. Pour y répondre, un frère jésuite, Fabien Fukan, publia un ouvrage de réfutation qui n'eut d'autre résultat que d'ancrer davantage les confucianistes dans leur suspicion contre le christianisme. Par malheur, Fabien Fukan lui-même abandonna la vie religieuse, retourna au paganisme et publia un nouvel ouvrage, cette fois violemment antichrétien.

A toutes ces causes, il faut ajouter l'intervention des navires marchands hollandais et anglais. Car si Tokugawa, malgré ses sentiments intimes, gardait encore de la modération dans son attitude envers le christianisme, c'est qu'il tenait à garder le bénéfice du commerce avec les Occidentaux. Le fait que des concurrents non-catholiques se présentaient allait l'amener à jeter le masque et à lancer une violente persécution.

Dans les premiers temps du shogunat, Ieyasu donna nombre d'autorisations, qui semblaient de bonne augure : permission de garder les églises de Kyôto, Osaka, Nagasaki, Edo (aujourd'hui Tôkyô), et de nombreuses églises du Kyûshû. Si bien que l'Eglise semblait jouir de la plus grande liberté. C'est alors que fut institué le premier diocèse du Japon et qu'un évêque put résider dans le

pays. Les deux premiers prêtres japonais, tous les deux jésuites, furent ordonnés en 1601, et on se préoccupait aussi beaucoup de former un clergé séculier.

De cette époque aussi date une grande activité de propagation chrétienne par le livre : les ambassadeurs japonais à Rome avaient ramené une imprimerie, la première à caractères mobiles qui ait existé au Japon. De nombreux livres furent imprimés, les uns en latin pour la formation des séminaristes, d'autres en japonais, soit suivant un système de romanisation inventé par les jésuites, soit en caractères chinois. Peu de ces livres sont venus jusqu'à nous, car la plupart furent détruits au cours des persécutions.

Malgré ces initiatives, l'expansion était presque arrêtée : la raison semble bien être l'interdiction stricte faite aux nobles de recevoir le baptême. Ceux qui osèrent passer outre se faisaient baptiser secrètement. Et, l'exemple des daimyôs manquant, c'en était fini des conversions en masse, qui avaient marqué l'époque précédente. Au contraire, les daimyôs hostiles au christianisme ne se privèrent pas de molester les chrétiens. Et comme ces daimyôs avaient pris la place de daimyôs chrétiens vaincus au cours de la guerre contre Ieyasu, nombreux furent les chrétiens de leurs domaines qui apostasièrent, tandis que d'autres étaient mis à mort. Qui plus est, deux daimyôs, qui avaient été de fermes soutiens de la foi depuis longtemps, finirent par apostasier.

Mais sans doute ce qui détermina la grande persécution fut l'influence d'un Anglais, William Adams, pilote d'un navire hollandais qui avait fait naufrage sur les côtes du Japon. C'est lui qui, devenu le confident de Ieyasu, s'entremet pour amener les navires hollandais à faire commerce avec le Japon. Et il est certain qu'il a dénigré la politique des pays catholiques, Espagne et Portugal, et qu'il a desservi les missionnaires catholiques. Il faut reconnaître honnêtement que les Portugais, par souci mercantile, ne se firent pas faute de représenter les Hollandais comme rebelles au roi d'Espagne et qu'ils essayèrent de les perdre dans l'esprit de Ieyasu. Mais c'est William Adams qui avait la faveur. Ieyasu

essaya pourtant d'attirer dans les ports de ses domaines autour d'Edo les navires espagnols des Philippines. Mais les Espagnols hésitaient à se lancer dans cette entreprise, et leurs navires ne firent guère autre chose que d'amener de nouveaux missionnaires, franciscains, dominicains et augustins. Ce n'était pourtant pas le moment d'exciter un peu plus les soupçons du Shogun.

L'édit de la grande persécution

Il se trouvait de plus que le gouverneur de Nagasaki, Hasegawa Sahyoe, était particulièrement hostile au christianisme. Bien décidé à en finir avec cette religion qui se développait malgré la défaveur du maître du pays, il s'en vint en 1613 trouver Ieyasu et lui représenta les chrétiens nombreux dans ses domaines comme de mauvais citoyens. N'avaient-ils pas été jusqu'à vénérer les martyrs, qui étaient des rebelles aux lois du pays ? Bien plus ils avaient adoré un criminel de droit commun. En fait, il s'agissait d'un chrétien qui avait été condamné pour trafic illégal de barres d'argent. Au moment de son supplice les chrétiens présents s'étaient agenouillés pour prier pour lui. C'est cet acte de charité chrétienne qui était représenté comme l'adoration d'un criminel. Entendant cela, Ieyasu s'écria : « Une loi qui enseigne de telles horreurs ne peut venir que des esprits mauvais. » Et sur-le-champ, il ordonne à Hasegawa d'expulser les missionnaires et de faire en sorte que les daimyôs forcent leurs sujets à revenir aux religions traditionnelles.

Le 27 janvier 1614, un décret fut publié à cet effet. Etant donné que le christianisme était un danger pour les religions nationales, pour l'indépendance du pays et pour l'ordre moral, il fallait interdire son exercice dans le pays ; les missionnaires devaient être expulsés dans les plus brefs délais, et toutes mesures

prises pour assurer le retour des chrétiens à la religion de leurs ancêtres.

C'est le 14 février 1614 que les missionnaires de Kyôto eurent connaissance de cet édit, en même temps que leur était signifié l'ordre de quitter la cité dans les cinq jours pour aller se regrouper à Nagasaki en attendant la déportation. Et, contrairement à ses prédécesseurs, Ieyasu entendait que son édit fût exécuté.

En même temps, ordre était donné aux plus vaillants des daimyôs chrétiens, Takayama Ukon et Naitô Tadatoshi, de renoncer à leur foi. Comme ils s'y refusaient, ils furent eux aussi conviés à se rendre à Nagasaki avec leur famille, pour être déportés.

Le gouverneur de Kyôto recevait aussi l'ordre de recenser les chrétiens de la capitale : il y en avait environ sept mille, mais le gouverneur n'en trouva que quatre mille. Pensant que la colère de Ieyasu serait grande d'apprendre qu'il avait laissé tant de Japonais embrasser cette religion perverse, il envoya une liste qui comprenait seulement mille six cents noms. Mais même ce nombre réduit suffit pour exciter les fureurs d'Ieyasu. Les ordres vinrent : les églises furent détruites, les plus marquants des chrétiens furent mis dans des sacs de riz, liés deux à deux et portés à travers la ville sur des bâtons, mais rien ne put leur arracher le moindre geste d'apostasie. Ieyasu cependant répugnait à répandre le sang, et ces pauvres chrétiens, après d'infâmes tortures et un séjour en prison, furent exilés dans le nord du pays. D'autres furent expédiés à Nagasaki en attendant la déportation à Macao ou à Manille.

Cependant le séjour à Nagasaki des missionnaires se prolongeait, si bien que les chrétiens espéraient qu'une fois encore les circonstances allaient se retourner en leur faveur. Ils organisèrent des prières, de grandes processions pour obtenir le secours du ciel. Lorsqu'un navire portugais se présenta, ils supplièrent le capitaine d'aller intercéder pour eux auprès d'Ieyasu, mais celui-ci se montra inflexible. Finalement plus de

soixante missionnaires, et un grand nombre de chrétiens furent embarqués sur des jonques à destination de Macao, des Philippines et du Siam. Parmi eux se trouvaient les deux daimyôs, Takayama Ukon et Naitô Tadatoshi. C'était au début de novembre 1614. Takayama Ukon mourut peu après son arrivée à Manille. Il fut enterré dans l'église des jésuites, car on espérait qu'un jour il recevrait les honneurs de la béatification, espoir que garde encore l'Eglise japonaise. Quant à Naitô Tadatoshi, il survécut de nombreuses années et donna jusqu'à la fin l'exemple d'une vie foncièrement chrétienne.

Cependant trente-sept prêtres, dont cinq prêtres diocésains, réussirent à se cacher et à rester dans le pays pour soutenir les chrétiens et, s'il le fallait, pour mourir avec eux.

Les martyrs

Tokugawa Ieyasu mourut en 1616, et fut remplacé par son fils Hidetada. Aussitôt le nouveau shogun et de nombreux daimyôs, parmi lesquels d'anciens chrétiens, se lancèrent dans une lutte acharnée pour exterminer les chrétiens : recherche des prêtres qui se cachaient, exécution des chrétiens qui refusaient d'apostasier.

En 1622 eut lieu à Nagasaki l'exécution de trente-trois chrétiens, attachés à des poteaux et brûlés vifs, tandis que vingt-deux autres, pour la plupart de leurs parents, étaient décapités sous leurs yeux.

Hidetada lui-même avait déjà ordonné l'exécution de chrétiens à Edo (Tôkyô), et assisté en personne à leurs tourments. Il se retirait en 1623 pour laisser le pouvoir à son fils Iemitsu, troisième shogun Tokugawa, le plus ardent persécuteur des chrétiens. C'est sous son shogunat que la persécution, jusque-là limitée à Kyôto, au Kyûshû et à Edo, résidence du Shogun, fut étendue à tout le pays. Les chrétiens périrent par milliers.

Mais c'est au Kyûshû surtout que les chrétiens eurent à souffrir. Ils y étaient très nombreux, et des districts entiers risquaient d'être dépeuplés et de perdre ainsi leur main-d'œuvre. Aussi s'acharna-t-on à les faire souffrir pour les faire apostasier. Comme la simple décapitation et la mort sur la croix n'avaient que peu d'effet sur la constance des autres, des supplices de plus en plus raffinés furent inventés. Ceux qu'on brûlait ne l'étaient qu'à petit feu. D'autres étaient suspendus, la tête en bas au-dessus d'une fosse remplie d'immondices, et le bourreau s'arrangeait pour prolonger leur vie, et donc leurs souffrances, le plus possible. D'autres encore étaient plongés dans les sources sulfureuses d'Unzen et ébouillantés. Devant de telles horreurs, seuls les héros pouvaient résister, et les apostasies se multiplièrent.

Le dernier acte de persécution fut le massacre d'environ trente-sept mille chrétiens à Shimabara. En fait, ceux-là ne sont pas comptés comme martyrs, car, avec de nombreux non-chrétiens, ils s'étaient révoltés contre les exactions de leur daimyô. Enfermés dans une forteresse, ils résistèrent longtemps. Finalement les païens se rendirent et eurent la vie sauve, mais les chrétiens préférèrent mourir plutôt que d'obtenir la même faveur au prix d'un reniement. Il est triste de noter que les Hollandais, à la demande des troupes gouvernementales, prêtèrent leur concours pour bombarder la forteresse. Après la chute de la ville, le 15 avril 1638, cette région du Kyûshû, autrefois presque entièrement chrétienne, se transforma en désert.

C'est aussi de cette époque que date une nouvelle méthode pour découvrir les chrétiens : on fabriqua une image, ou une sculpture chrétienne, et tous les suspects devaient fouler au pied ce symbole sacré. Cet acte, appelé « Efumi », fut surtout demandé aux habitants du Kyûshû. Mais dans le pays tout entier fut introduite la règle de l'investigation au sujet de la religion : chaque année les citoyens furent obligés de se présenter dans un temple ou devant un magistrat et de déclarer qu'ils n'étaient pas

chrétiens, mais appartenait à tel temple bouddhiste. Cette coutume devait persister jusqu'en 1871.

On eut aussi recours à l'appât du gain pour obtenir la dénonciation des chrétiens : une récompense en argent était promise à quiconque signalerait un chrétien, et la récompense était d'autant plus importante que la personne dénoncée était plus influente.

Pour plus de sûreté encore, les Japonais eurent défense de quitter le pays, et finalement le commerce avec l'étranger fut presque complètement interdit. Seuls, les Hollandais furent autorisés à conserver un comptoir sur l'îlot de Deshima à l'entrée du port de Nagasaki, où venaient aussi quelques jonques chinoises. Ainsi pendant deux cents ans, de 1634 à 1854, le Japon allait être fermé à toute influence étrangère.

Bilan d'une époque

Les missionnaires et les néophytes avaient donc pu travailler pendant un peu moins de cent ans, la plupart du temps dans des circonstances difficiles. Dans une société très instable, ils avaient su tout de même profiter de toutes les occasions pour annoncer la vérité de l'Évangile. Ils ne s'étaient pas laissé obnubiler par un examen méticuleux des motivations de ceux qui venaient à eux. De même, le fait de savoir que les néophytes risquaient d'avoir à affronter des épreuves terribles, y compris la mort dans des supplices affreux, ne les avait pas empêchés de les inviter tous à devenir chrétiens, car ils savaient bien que le christianisme comportait un don total, et que le martyre est le gage de la gloire future.

Les déboires non plus ne les découragèrent pas : souvent des chrétiens en grand nombre, même avant les grandes persécutions, abandonnèrent la foi. Mais ce ne fut jamais un prétexte pour

prendre une attitude malthusienne de limitation des baptêmes, pour concentrer les activités sur la formation approfondie de quelques âmes d'élite.

Les missionnaires furent toujours en nombre minime : jamais les prêtres n'atteignirent le nombre de cent. La difficulté des communications, les entraves mises à leur activité en de nombreux fiefs faisaient que l'administration des sacrements ne pouvait être fréquente. Mais les chrétiens étaient formés en conséquence. Un des livres les plus lus, qui sera ensuite transmis oralement et recopié à la main, était un traité de la Contrition. Car ces chrétiens qui avaient rarement l'occasion de se confesser devaient tout de même pouvoir obtenir le pardon de leurs péchés, et seule une attitude de contrition aussi parfaite que possible pouvait leur obtenir cette grâce.

Il faut aussi noter que les missionnaires avaient su obtenir l'aide de nombreux auxiliaires, soit frères dans les diverses congrégations, soit catéchistes à plein temps, soit purement laïcs. Et c'est grâce à cette organisation que, parmi ces chrétiens, un bon groupe put garder la foi pendant deux cents ans sans le secours des prêtres.

Peut-être cependant une des faiblesses de l'activité missionnaire de cette époque est-elle de n'avoir pas perçu suffisamment tôt l'urgence de la formation d'un clergé local : il fallut attendre plus de cinquante ans avant l'ordination du premier prêtre japonais, et ces prêtres furent toujours en petit nombre.

On a signalé aussi un certain manque d'adaptation dans l'enseignement. C'est ainsi que beaucoup de mots portugais ou latins furent introduits tels quels dans la langue japonaise : Dieu était appelé « Deus », les pères étaient des « Bateren », etc. Mais cela choquait sans doute peu les Japonais, car le bouddhisme avait fait exactement la même chose, et avait tout de même pénétré profondément dans le pays.

Plus grave était, peut-être, l'importance attachée au côté extérieur de la dévotion : ne vit-on pas les missionnaires regroupés

à Nagasaki en attendant la déportation organiser de grandes processions dans la ville, au point qu'ils furent soupçonnés de vouloir provoquer un mouvement de sédition. Ces grandes manifestations étaient-elles de mise dans un pays formé à la contemplation par une longue tradition bouddhique ? C'est peut-être un peu vrai, mais si le bouddhisme a un côté contemplatif, il a bien su aussi gagner l'âme populaire, et les temples sont encombrés d'une ornementation comparable à l'art dit de Saint-Sulpice. Du reste, sur ce sujet de l'adaptation, il n'est pas certain que les missionnaires modernes soient supérieurs à leurs devanciers...

Combien y eut-il de chrétiens ? Il est pratiquement impossible de répondre à cette question. Les auteurs les plus sérieux donnent comme chiffre le plus probable, environ trois cent mille. C'est sans doute une estimation modérée, mais en aucune façon on ne peut admettre le chiffre de deux millions, donné par certains.

Quant au nombre des martyrs il est également difficile à préciser. Dans un ouvrage publié en 1954, le Père Laures donne le chiffre de 4045 martyrs dont les noms sont connus : 3171 qui ont versé leur sang pour le Christ et 874 morts en prison. Il n'y a aucun doute que le nombre des martyrs est beaucoup plus considérable. Et encore ne sont pas compris parmi eux les 37 000 chrétiens massacrés lors de la prise de Shimabara ; pourtant eux aussi auraient pu sauver leur vie s'ils avaient consenti à apostasier.

Cette proportion considérable de martyrs ne suffit-elle pas à prouver le sérieux de la foi de cette Eglise, et aussi à provoquer la plus grande admiration pour l'œuvre accomplie à cette époque par une poignée de missionnaires ?

III - Les 26 martyrs de Nagasaki Paul Miki et ses compagnons⁴

La fête des 26 martyrs japonais a été étendue à l'Eglise universelle en 1969 et placée au lendemain du jour de leur martyre, 6 février.

Né au Japon en 1566, Paul Miki entra dans la Compagnie de Jésus et prêcha l'Évangile à ses compatriotes avec des résultats remarquables. Lorsque la persécution se déchaîna contre les catholiques, il fut arrêté en même temps que d'autres fidèles et fut soumis à d'horribles tourments ; emmené à Nagasaki, il y fut crucifié, mais il n'eut alors que des paroles de pardon pour ses bourreaux ; il mourut le 5 février 1597.

Le même jour souffrirent le martyr avec lui le scolastique Jean Soan (de Goto) et le frère coadjuteur Jacques Kisai, tous deux de la Compagnie de Jésus, ainsi que 23 autres, religieux et laïcs. Ils furent tous canonisés par Pie IX en 1862.

HISTOIRE DU MARTYRE DE SAINT PAUL MIKI ET DE SES COMPAGNONS ECRITE PAR L'UN DE SES CONTEMPORAINS⁵.

Vous serez mes témoins

Après qu'ils eurent été fixés à la croix, ils montrèrent tous une constance admirable ; ils y étaient encouragés aussi bien par le Père Pasio que par le Père Rodriguez. Le Père Commissaire de la

⁴ Nous donnons le texte de l'office dans l'Eglise universelle et la Compagnie de Jésus (*Liturgie des heures. Propre de la Compagnie de Jésus*, 1992, pp. 17-20), suivi de l'office dans la famille franciscaine (*Sanctoral Franciscain*, Editions franciscaines, Paris, 2016, pp. 77-80).

⁵ Chap. 14, 109-110 : *Acta Sanctorum*, febr. 1, 1970.

Mission demeura toujours immobile, les yeux levés vers le ciel. Le Frère Martin rendait grâce à la divine bonté en chantant des psaumes et en y ajoutant le verset *In manus tuas, Domine*. Le Frère François Blanco rendait lui aussi grâce à Dieu d'une voix forte. Le Frère Gonzalvez récitait d'une voix très forte le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie*.

Notre frère Paul Miki, voyant qu'il se trouvait sur une chaire plus honorable qu'il n'en avait jamais eue, déclara d'abord qu'il était japonais, qu'il appartenait à la Compagnie de Jésus, qu'il mourait pour avoir annoncé l'Évangile, et qu'il rendait grâce à Dieu pour un si grand bienfait. Il ajouta : « Parvenu à l'instant où je suis, je pense que personne parmi vous ne croira que je veuille déguiser la vérité. Aussi je vous déclare que la seule voie conduisant au salut est celle que suivent les chrétiens. Et puisque la foi chrétienne m'apprend à pardonner à mes ennemis et à tous ceux qui m'ont fait du mal, je pardonne volontiers au souverain et à tous les responsables de ma mort, et les prie de bien vouloir se faire baptiser. »

Puis, tournant les yeux vers ses compagnons, il se mit à les encourager dans ce dernier combat. La joie se lisait sur le visage de tous, particulièrement sur celui de Louis : comme un chrétien lui criait qu'il serait bientôt au paradis, il eut un geste des doigts et de tout le corps qui exprimait sa joie profonde et qui attira les regards de tous ceux qui le regardaient.

Antoine, qui était le dernier de la rangée, à gauche de Louis, les yeux levés vers le ciel, invoqua les saints noms de Jésus et de Marie, puis entonna le psaume *Laudate, pueri, Dominum*, qu'il avait appris à Nagasaki pendant son catéchuménat ; en effet, les enfants apprenaient par cœur certains psaumes lors des leçons de catéchisme.

D'autres, enfin, le visage paisible, répétaient : « Jésus, Marie » ; quelques-uns exhortaient ceux qui se trouvaient là à mener une vie digne d'un chrétien ; ils montraient par là et par d'autres gestes, combien ils étaient prêts à mourir.

Alors quatre bourreaux dégainèrent les lances dont se servent les Japonais. A cet horrible spectacle, tous les fidèles s'écrièrent « Jésus, Marie » et firent entendre jusqu'au ciel leurs pleurs de compassion. En très peu de temps, les bourreaux, d'un ou deux coups, achevèrent chacun des martyrs.

*

La mission du Japon débuta avec succès en 1549 avec saint François-Xavier, mais en 1582 l'empereur voulut faire partir les Jésuites, considérés par certains comme un danger national. La méfiance s'accrut encore lorsqu'une quinzaine de Franciscains débarquèrent en 1593 et construisirent deux couvents, prêchèrent et baptisèrent de nombreux Japonais. En décembre 1596, l'empereur ordonna l'arrestation des missionnaires : 6 Franciscains et 3 Jésuites furent immédiatement emprisonnés ; le 31 décembre, 17 Tertiaires japonais furent arrêtés à leur tour. Les prisonniers furent emmenés à pied dans la neige jusqu'à Nagasaki où, le 5 février 1597, ils furent mis en croix sur une colline appelée depuis ce jour « la sainte colline ». Ce furent les premiers martyrs du Japon. Les Franciscains étaient Pierre-Baptiste de Saint-Esteban, Martin d'Aguirré, François Blanco et François de Saint-Michel, Espagnols ; Philippe de las Casas, Mexicain, et Gonzalve Garcia, des Indes Orientales. Paul Miki et ses deux compagnons étaient des frères Jésuites japonais ; tous les autres martyrs étaient des Tertiaires japonais. Ils furent béatifiés trente ans plus tard et canonisés en 1862, huit ans après la réouverture du Japon à l'Occident.

DE LA CORRESPONDANCE DE SAINT PIERRE-BAPTISTE⁶

« *C'est pour avoir prêché l'Évangile que nous perdons la vie.* »

Des frères qui sont au Japon, nous sommes six à être arrêtés et emprisonnés depuis de longs jours, avec trois Japonais de la Compagnie de Jésus, dont un profès, et d'autres chrétiens : au total, nous sommes vingt-quatre détenus. Pour l'heure et par les grands froids de ce mois d'hiver, nous voyageons à cheval et sous bonne escorte : certains jours, nous avons eu plus de deux cents hommes commis à notre surveillance. Malgré quoi nous faisons route pleins de courage et d'allégresse dans le Seigneur, car le verdict rendu contre nous indique bien qu'on nous mène crucifier, nous, les religieux, pour avoir prêché l'Évangile, et les laïcs parce qu'ils professent la foi chrétienne.

Ceux qui désirent mourir pour le Christ en ont vraiment bonne occasion à présent ! A mon avis, il serait bien encourageant pour les chrétiens d'ici d'avoir avec eux des religieux de notre Ordre, même si ceux-ci sont assurés qu'au cours du présent règne ils ne pourront demeurer longtemps au Japon sous notre habit ! On les fera bientôt passer à l'autre vie « à laquelle veuille aussi nous conduire le Seigneur ! »

En tête de notre convoi on porte un écriteau qui publie la sentence prononcée contre nous. Il y est dit que nous sommes condamnés pour avoir prêché la loi de Nawan (de l'Occident), autrement dit la foi chrétienne, malgré l'interdiction qu'en avait faite Taïkosama. Arrivés à Nagasaki, nous devons y être crucifiés. Cela nous procure grand réconfort et joie dans le Seigneur, puisque c'est pour avoir prêché l'Évangile que nous perdons la vie. Nommément inclus dans cette sentence, nous sommes six frères et dix-huit Japonais, les uns comme prédicateurs et les autres comme chrétiens. De la Compagnie de Jésus il y a un religieux, un catéchiste et un troisième.

Frères, nous vous en prions pour l'amour de Dieu:

⁶ *Archivo Ibero-americano*, VI, 1916, pp. 303-309.

recommandez-nous à lui de tout cœur, afin qu'il agrée le sacrifice de nos vies. Pour l'amour de Dieu, nous vous supplions tous instamment de bien prier pour nous, car, selon ce que j'ai cru comprendre ici, la date de notre exécution sur la croix est définitivement fixée à vendredi prochain : tout cela nous le tenons pour d'exceptionnelles bontés de Dieu à notre égard. Venez à notre aide, frères très chers, en priant pour nous ! Que notre mort agrée à Sa Majesté divine, et, du ciel où nous espérons parvenir par son bon vouloir, nous vous en serons éternellement reconnaissants, tout comme, pour ma part, je vous ai portés et vous porte encore en mon cœur !

Je laisse en vos mains la Paix et l'Amour de notre Seigneur Jésus Christ. A Dieu, frères très chers ! Car il m'est impossible de vous écrire plus longuement. A Dieu ! Nous nous retrouverons au ciel. Et ne m'oubliez pas !

*

Dieu qui es la force de tous les saints, tu as appelé les saints Paul Miki, Pierre-Baptiste, et leurs compagnons à passer par la croix pour entrer dans la vie ; accorde-nous, par leur intercession, de savoir garder courageusement jusqu'à la mort la foi que nous proclamons. Par Jésus-Christ.

Regarde, Seigneur, les peuples immenses qui grandissent loin de la lumière de l'Évangile ; et par ta grâce, que le sang de leurs premiers martyrs fasse mûrir une moisson éternelle. Par Jésus-Christ.